

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

PEINES D'AMOUR PER- DUES

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1595

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Un parc devant un château royal.)

Roi

Puisse la gloire, que tous poursuivent dans leur vie, — se fixer, à jamais vivante, sur nos tombes d'airain, — et nous prêter sa grâce dans la disgrâce de la mort ! — En dépit du Temps, ce cormoran qui dévore tout, — nous pouvons, par un effort de cette éphémère existence, conquérir — un honneur qui émoussera le tranchant acéré de sa faux — et nous fera⁵ hériter de l'éternité tout entière. — C'est pourquoi, braves conquérants !

(car vous êtes des conquérants, — vous qui faites la guerre à vos propres passions — et à l'immense armée des destins de ce monde,)

Roi

— notre dernier édit restera en vigueur. — La Navarre sera la merveille du monde ; — notre cour sera une petite académie, — vouée, paisible et contemplative, à la vie de l'art. — Vous trois, Biron, Du Maine et Longueville, — vous avez juré de rester ici avec moi pendant trois ans, —¹⁰ comme mes compagnons d'étude et d'observer les statuts — enregistrés dans cette cédule !

ROI

Il montre un parchemin.

LONGUEVILLE

— Je suis résolu : ce n'est qu'un jeûne de trois ans ; — l'âme fera bonne chère tandis que le corps pâtira. — À large panse maigre cervelle ! les morceaux succulents, — s'ils enrichissent la chair, mettent l'esprit en banqueroute. 15

DU MAINE

— Mon aimable seigneur, Du Maine est déjà mortifié ; — il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier — la grossière habitude des jouissances de ce monde. — Je renonce et je meurs à l'amour, au luxe et à la pompe, — pour vivre avec vous dans la philosophie ! 20

BIRON

— Je ne puis que répéter la même protestation, — ayant déjà juré, cher suzerain, — de vivre et d'étudier ici trois ans. — Mais il est d'autres vœux, rigides, — comme de ne pas voir de femmes pendant tout ce temps-là : — j'espère bien que cette condition n'est pas dans l'acte ; 25
comme de vivre un jour de la semaine sans toucher un aliment, — et les autres jours avec un seul repas : — j'espère que cette condition n'est pas dans l'acte : — comme aussi de ne dormir que trois heures la nuit, — et de ne pas fermer l'œil de toute la journée ! — moi qui suis habitué à dormir sans remords toute la nuit — et même à faire une nuit épaisse de la moitié du jour : — j'espère bien que cette condition-là non plus n'est 30
pas dans l'acte. — Oh ! ce sont des mortifications trop dures à subir : ne pas voir de dames, étudier, jeûner et ne pas dormir !

Roi

— Vous avez fait le vœu de toutes ces abstinences.

BIRON

— Daignez me permettre de dire que non, mon suzerain. — J’ai seulement juré d’étudier avec Votre Grâce — et de rester ici à votre cour l’espace de trois ans.

35

Roi

— Vous avez juré cela, Biron, comme tout le reste.

BIRON

— Oui et non, sire : je n’ai juré que par plaisanterie. Quel est le but de l’étude ? Apprenez-le moi.

40

Roi

— Eh bien, c’est de savoir ce qu’autrement nous ne saurions pas.

BIRON

— Vous voulez dire les choses cachées et interdites à la sensation ordinaire, n’est-ce pas ?

Roi

— Oui, c’est-là la divine récompense de l’étude.

BIRON

— Eh bien, soit ! je veux bien jurer d’étudier — pour connaître la chose qu’il m’est interdit de savoir. — Par exemple, je jure d’étudier à bien diner, — quand la bonne chère me sera expressément défendue, — ou

45

d'étudier à découvrir une maîtresse mignonne, — quand les maîtresses seront interdites à la sensation ordinaire ; — ou enfin, ayant fait un serment trop dur à tenir, — d'étudier à le briser sans manquer à ma foi. — 50
Si tel est le bénéfice de l'étude, s'il est vrai que, l'étude est la connaissance de ce que nous ignorons, — faites-moi prêter serment, et jamais je ne me rétracterai !

BIRON

— Ah ! toutes les jouissances sont vaines ; mais la plus vaine de toutes — est celle qui, acquise avec peine, ne rapporte que peine ; — c'est celle 55
qui consiste à se morfondre péniblement sur un livre, — pour chercher la lumière de la vérité, tandis que la vérité — ne fait qu'aveugler le regard de son éclat perfide. — La lumière ici-bas se perd à chercher la lumière. — Avant que vous découvriez la lumière au milieu des ténèbres, — la lumière devient ténèbres pour vous par la perte de vos yeux. — 60
Étudiez-vous plutôt à charmer votre regard, — en le fixant sur un œil plus doux, — qui, s'il vous éblouit, deviendra votre astre — et prêterà sa lumière à vos yeux aveuglés ! — L'étude est comme le glorieux soleil du ciel — qui ne veut pas être scruté par d'impudents regards. — Les piocheurs assidus n'ont guère gagné jamais — qu'une chétive autorité em- 65
pruntée aux livres d'autrui. — Ces terrestres parrains des lumières du ciel, — qui donnent un nom à toutes les étoiles fixes, — ne profitent pas plus de leur clarté nocturne — que ceux qui se promènent en ignorant qui elles sont. À trop connaître, on ne parvient qu'à être connu, — et tout parrain peut vous faire donner un nom. 70

ROI

— Quelle science il montre à raisonner contre la science !

DU MAINE

— Excellent docteur pour entraver toute saine doctrine !

LONCUEVILLE

— Il sarcle le bon grain et laisse croître ce qu'il faut sarcler.

BIRON

— Le printemps est proche, quand les oisons couvent.

DU MAINE

— Comment ça ?

75

BIRON

Toute chose a son lieu, sa saison.

DU MAINE

— Insensé !

BIRON

Prends la rime à défaut de raison.

LONGUEVILLE

— Biron ressemble à une gelée envieuse — qui mord les premiers-nés du printemps.

80

BIRON

— Eh bien, soit ! Pourquoi l'été étalerait-il sa parure — avant que les oiseaux aient eu sujet de chanter ? — Pourquoi me réjouirais-je de productions d'avance avortées ? — À Noël je ne désire pas plus de rose — que je ne souhaite la neige au retour des fêtes de mai. — J'aime chaque chose à sa saison. — Ainsi pour vous mettre à étudier il est maintenant

85

trop tard. — C'est vouloir escalader la maison pour en ouvrir la porte basse.

Roi

— Eh bien, retirez-vous : retournez chez vous, Biron ; adieu !

BIRON

— Non, mon bon seigneur ; j'ai juré de rester avec vous ; — et, quoique j'en aie plus dit en faveur de la barbarie — que vous à l'éloge de cette science angélique, je veux tenir résolument ce que j'ai juré — et subir la pénitence quotidienne de ces trois années. — Donnez-moi l'écrit, que je le lise, — et j'en signerai de mon nom les plus stricts décrets. ⁹⁰

Roi

— Voilà une soumission qui te délivre de la honte ! —

BIRON

« Item. Qu'aucune femme n'approche à plus d'un mille de ma cour . » ⁹⁵

BIRON

— Et on a proclamé cela ?

LONGUEVILLE

Il y a quatre jours.

BIRON

— Voyons la pénalité ! —

BIRON

Lisant.

BIRON

Sous peine de perdre la langue !

100

BIRON

— Qui a imaginé ça ?

LONGUEVILLE

— Ma foi c'est moi.

BIRON

Doux seigneur, et pourquoi ?

LONGUEVILLE

— Pour les effarar toutes par cette redoutable pénalité ?

BIRON

— Voilà une loi périlleuse à la galanterie.

105

BIRON

Lisant.

BIRON

« Item. Si un homme est surpris parlant à une femme dans un terme de trois ans, il subira l'humiliation publique que le reste de la cour pourra imaginer contre lui. »

BIRON

Au Roi.

110

ROI

— Que dites-vous, seigneurs ? Eh ! nous avions tout à fait oublié cela.

BIRON

— Ainsi le zèle dépasse toujours la mesure ; — tout en s'étudiant à posséder ce qu'il désire, — il oublie la chose essentielle. — Et quand il possède l'objet qu'il a pourchassé, — sa conquête est comme celle d'une ville incendiée ; autant de gagné, autant de perdu.

115

ROI

— Nous devons à tout prix abolir cet article ; — il faut par pure nécessité que la princesse réside ici.

BIRON

— La nécessité nous rendra tous parjures — trois mille fois durant ces trois ans. — Car tout homme naît avec des penchants, — que peut seule maîtriser, non la volonté, mais une grâce spéciale. — Si donc je viole ma foi, j'aurai pour excuse — de m'être parjuré par pure nécessité. Consé-¹²⁰quemment je signe sans réserve le décret tout entier.

BIRON

Il écrit son nom.

BIRON

— Quant à celui qui l'enfreindra dans le moindre détail, — qu'il soit condamné à une éternelle honte ! — tentations sont les mêmes pour les¹²⁵

autres que pour moi : — aussi je crois, quelque répugnance que j’aie montrée, — que le dernier à garder son serment, ce sera moi ! — Mais est-ce qu’aucune récréation ne nous sera accordée ?

BIRON

— Armado est un être des plus illustres, — l’homme des mots nouvellement frappés, le véritable chevalier de la mode.

130

LONGUEVILLE

— Ce butor de Trogne et lui feront notre divertissement ; — et avec eux trois ans d’étude passeront vite. —

BALOURD

Quelle est la personne du roi ?

BIRON

Ici, l’ami ; que lui veux-tu ?

BALOURD

Je répréhende moi-même sa personne, car je suis sargent de son Altesse ; mais je voudrais voir sa personne en chair et en os.

135

BIRON

Le voici.

BALOURD

Le signor Arm... Arm... vous recommande bien. Il y a du grabuge là-bas ; cette lettre vous en dira davantage.

TROGNE

Monsieur, le contentement de cet écrit me touche.

140

ROI

Une lettre du magnifique Armado !

BIRON

Quelque mince qu'en soit le sujet, je compte, mon Dieu, sur de grands mots.

LONGUEVILLE

Espoir bien grand pour un résultat bien mince ! Dieu nous accorde la patience !

145

BIRON

D'écouter ou de ne pas rire ?

LONGUEVILLE

D'écouter patiemment, monsieur, et de rire modérément, ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON

Ah ! monsieur, tout dépendra de la hauteur à laquelle son style emportera notre gaieté.

150

TROGNE

La chose me regarde, seigneur, ainsi que Jacquinette. Le fait est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON

Sur quel fait ?

TROGNE

Le fait monsieur, le voici en trois points : j'ai été vu assis près d'elle sous le faite de la maison, sur le point... de l'embrasser, puis surpris à la suivre dans le parc, et l'affaire a donné lieu au rapport suivant. Voilà, monsieur, toute l'affaire ; or l'affaire de l'homme, c'est de parler à la femme ; quant au rapport...

BIRON

Quel sera-t-il pour toi ?

TROGNE

Je le saurai par ma correction. Dieu protège le bon droit !

160

ROI

Voulez-vous écouter cette lettre avec attention ?

BIRON

Comme nous écouterions un oracle.

TROGNE

Quelle simplicité a l'homme d'écouter la chair !

ROI

« Grand député, vice-gérant du ciel et seul dominateur de la Navarre, dieu terrestre de mon âme, patron nourricier de mon corps...

165

TROGNE

Moi !

175

ROI

« Ce chétif vassal...

TROGNE

Toujours moi !

ROI

« Qui, autant que je m'en souviens, a nom Trogne... —

TROGNE

Oh ! moi-même !

ROI

« S'associer et s'unir, en dépit de ton édit établi et proclamé, en dépit de¹⁸⁰
tes pudiques canons, avec... avec... oh ! avec... c'est pour moi la Passion
de te dire avec qui...

TROGNE

Avec une fille.

ROI

« Avec une enfant de notre grand'mère Ève, une femelle, ou, pour em-
ployer un terme plus suave, une femme ! C'est lui que moi, stimulé par¹⁸⁵
mon éternel respect du devoir, je t'envoie, pour qu'il reçoive sa rétribu-
tion de châtiment, sous la garde d'un sergent de ta suave Altesse, An-

toine Balourd, de bonne renommée, de bonne conduite, de bonnes mœurs et de bon crédit.

BALOURD

Moi-même, ne vous déplaie ! Je suis Antoine Balourd.

190

ROI

« Quant à Jacquinette

(ainsi s'appelle le faible vase que j'ai surpris avec le susdit pastoureau)

ROI

, je la garde comme un vase voué à la furie de ta loi, et je la ferai comparer, au plus léger signe de ta suave volonté. À toi, avec tous les hommages de l'ardent dévouement qui consume mon cœur.

BIRON

Ce n'est pas aussi bon que je m'y attendais ; et pourtant c'est ce que j'ai¹⁹⁵ encore entendu de mieux.

ROI

Oui, de mieux dans le pire... Ah çà, drôle, que répondez-vous à cela ?

TROGNE

Sire, je confesse la fille.

ROI

Aviez-vous pas entendu la proclamation ?

TROGNE

Je confesse l'avoir beaucoup entendue, mais l'avoir peu écoutée.

200

ROI

On a proclamé la peine d'un an de prison contre quiconque serait pris avec une fille.

TROGNE

Je n'ai pas été pris avec une fille, seigneur, mais avec une demoiselle.

ROI

Soit ! l'édit porte une demoiselle.

TROGNE

Ce n'était pas une demoiselle non plus, seigneur ; c'était une vierge.

205

ROI

Cette variante s'y trouve. L'édit porte une vierge.

TROGNE

Si cela est, je nie sa virginité ; j'ai été pris avec une pucelle.

ROI

Cette pucelle ne vous servira à rien, monsieur.

TROGNE

Cette pucelle me servira, monsieur !

Roi

Allons, je vais prononcer votre sentence. Vous ferez une semaine de jeûne au son et à l'eau. 210

TROGNE

J'aimerais mieux faire un mois de prière au mouton et à la soupe.

Roi

— Et don Armado sera votre gardien... Messire Biron, veillez à ce que le prisonnier lui soit livré. — Et nous, seigneurs, allons mettre en pratique — les vœux solennels auxquels nous nous sommes engagés les uns les autres. 215

Roi

Le Roi sort avec Du Maine et Longueville.

BIRON

— Je gagerais ma tête contre le chapeau d'un brave homme — que ces vœux et ces lois ne seront bientôt qu'un vil rebut. — Drôle, en avant !

TROGNE

Je souffre pour la vérité, seigneur ; car il est bien vrai que j'ai été pris avec Jacquinette et que Jacquinette est une vraie fille... Salut donc à la coupe amère de la prospérité ! Un jour ou l'autre, l'affliction pourra me sourire encore ; jusque-là, trône, ô ma douleur ! 220

TROGNE

Ils sortent.

TROGNE

224;

225

SCÈNE II

(Une autre partie du parc. Devant le logis de don Armado.)

ARMADO

Page, quel signe est-ce, quand un homme à l'âme vraiment grande devient mélancolique ?

PHALÈNE

C'est un grand signe, monsieur, qu'il aura l'air triste.

ARMADO

Mais la tristesse et la mélancolie sont une seule et même chose, cher marmouset.

230

PHALÈNE

Non ! non ! mon Dieu ! Seigneur, non.

ARMADO

Comment peux-tu séparer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau ?

PHALÈNE

Par une démonstration familière de leurs effets, mon raide ci-devant.

ARMADO

Pourquoi raide ci-devant ? pourquoi raide ci-devant ?

235

PHALÈNE

Pourquoi tendre jouvenceau ? pourquoi tendre jouvenceau ?

ARMADO

J'ai dit « tendre jouvenceau, » parce que telle est l'épithète congrue qui sied à tes jeunes jours que nous pouvons appeler tendres,

ARMADO

Joli et à propos !

PHALÈNE

Qu'entendez-vous par là, monsieur ? Est-ce moi qui suis joli et ma répartie à propos ? Ou moi qui suis à propos, et ma répartie jolie ?

240

ARMADO

Tu es joli, parce que tu n'es pas grand.

PHALÈNE

Je ne suis pas grandement joli, puisque je ne suis pas grand. Mais pourquoi à propos ?

ARMADO

Parce que tu es vif.

245

PHALÈNE

Dites-vous cela à mon éloge, maître ?

ARMADO

À ton digne éloge.

PHALÈNE

Je pourrais faire le même éloge d'une anguille.

ARMADO

Comment tu dirais qu'une anguille est ingénieuse ?

PHALÈNE

Je dirais qu'elle est vive.

250

ARMADO

J'ai voulu dire que tu es vif à la réplique. Tu m'échauffes le sang.

PHALÈNE

Je me le tiens pour dit.

ARMADO

Je n'aime pas qu'on me manque.

PHALÈNE

Ce n'est pas moi qui te manque, c'est l'argent.

ARMADO

J'ai promis d'étudier trois ans avec le roi.

255

PHALÈNE

Vous pouvez faire la chose en une heure, monsieur.

ARMADO

Impossible.

PHALÈNE

Combien font trois fois un ?

ARMADO

Je ne suis pas fort pour compter ; cela est bon pour un garçon de taverne.

260

PHALÈNE

Vous êtes un gentilhomme et un joueur, monsieur.

ARMADO

J'avoue l'un et l'autre : tous deux sont le vernis d'un homme complet.

PHALÈNE

Alors, j'en suis sûr, vous savez combien font deux et as.

ARMADO

Certainement : deux plus un.

PHALÈNE

Ce que l'ignoble vulgaire nomme trois.

265

ARMADO

Justement.

PHALÈNE

Eh bien, monsieur, l'étude est-elle donc une chose si difficile ? Voilà déjà trois d'étudiés avant que vous ayez cligné de l'œil trois fois. Combien il est aisé d'ajouter les années au mot trois et d'étudier trois ans en deux mots, le cheval qui danse vous l'apprendra

270

PHALÈNE

.

ARMADO

Admirable calcul !

PHALÈNE

Qui prouve que tu n'es qu'un zéro.

ARMADO

Sur ce, je t'avouerai que je suis amoureux : et, comme un soldat s'abaisse à aimer, je suis amoureux d'une fille de bas étage. Si je pouvais²⁷⁵ tirer l'épée contre l'humeur de mon affection pour me délivrer de ce sentiment réprouvé, je ferais ma passion prisonnière, et je l'échangerais avec quelque courtisan français pour une révérence de nouvelle mode. Je trouve humiliant de soupirer ; il me semble que je devrais abjurer Cu-

vido. Console-moi, page : quels sont les grands hommes qui ont été
amoureux ? 280

PHALÈNE

Hercule, maître.

ARMADO

Suave Hercule !... Cite-moi encore d'autres autorités, cher page ; et sur-
tout, mon doux enfant que ce soient des hommes de bonne renommée
et de mœurs solides. 285

PHALÈNE

Samson, maître ! C'était un homme de mœurs solides, bien solides, car
il chargeait les portes d'une ville sur ses épaules, comme un portefaix,
et il était amoureux !

ARMADO

Ô robuste Samson ! Ô musculeux Samson !... Je te surpasse autant à ma-
nier la rapière que tu m'as surpassé à porter les portes. Je suis amou-
reux, moi aussi ! Quelle était l'amante de Samson, mon cher Phalène ! 290

PHALÈNE

Une femme, mon maître.

ARMADO

De quelle couleur ?

PHALÈNE

D'une des quatre couleurs connues, ou de deux, ou de trois ou de toutes
les quatre. 295

ARMADO

Dis-moi précisément de quelle couleur.

PHALÈNE

Vert d'eau de mer, monsieur.

ARMADO

Est-ce là une des quatre couleurs de la peau ?

PHALÈNE

D'après ce que j'ai lu, monsieur, c'est la plus belle.

ARMADO

Le vert est, en effet, la couleur des amants ; mais quant à prendre une
amante de cette couleur, Samson, ce me semble, n'avait guère de raison
pour cela. Sûrement il l'affectionnait pour son esprit. 300

PHALÈNE

Justement, monsieur ; car elle avait l'esprit des plus verts.

ARMADO

Mon amante est du blanc et du rouge les plus immaculés.

PHALÈNE

Les pensées les plus maculées, maître, se masquent sous ces couleurs-là. 305

ARMADO

Précise, précise, enfant bien éduqué.

PHALÈNE

Esprit de mon père, langue de ma mère, assistez-moi !

ARMADO

Suave invocation d'un fils ! Que c'est joli et pathétique !

PHALÈNE

﻿ Si votre belle est teinte de blanc et de rouge, ﻿ Jamais ses fautes ne seront connues ; ﻿ Car la rougeur des joues est produite par tes fautes, ﻿ Et les craintes se décèlent par une blanche pâleur.

310

PHALÈNE

﻿ Aussi, qu'elle ait des craintes ou qu'elle soit coupable. ﻿ Vous ne le connaîtrez plus par son teint. ﻿ Car elle a sans cesse sur les joues les couleurs ﻿ Qu'elle doit n'avoir que naturellement.

315

PHALÈNE

Voilà, maître, de terribles vers contre le blanc et le rouge.

ARMADO

Est-ce qu'il n'y a pas, page, une ballade intitulée : Le Roi et la mendiant

ARMADO

?

320

PHALÈNE

Le monde s'est rendu coupable d'une ballade de ce genre, il y a quelque trois cents ans ; mais je pense qu'à présent elle serait impossible à retrouver ; ou, fut-elle retrouvée, elle ne pourrait servir ni pour les paroles ni pour la musique.

ARMADO

Je veux faire remettre en vers ce sujet-là, afin de pouvoir justifier mon écart par quelque précédent considérable. Page, j'aime cette paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette raisonnable brute de Trogne ; après tout, c'est une digne fille. 325

PHALÈNE

Oui, digne d'être fouettée, et aussi d'avoir pour amant mieux que mon maître. 330

ARMADO

Chante, page ; l'amour met un poids sur mon cœur.

PHALÈNE

C'est fort étonnant, puisque vous aimez une fille si légère.

ARMADO

Allons, chante.

PHALÈNE

Attendez que la compagnie qui nous vient soit passée.

BALOURD

Monsieur, la volonté du roi est que vous teniez Trogne sous bonne
garde ; vous ne devrez lui laisser prendre ni plaisir ni pénitence ; mais il
devra jeûner trois jours par semaine. 335

BALOURD

Montrant Jacquinette.

BALOURD

Quant à cette demoiselle, j'ai ordre de la garder dans le parc ; elle y sera
employée comme laitière. Portez-vous bien ! 340

ARMADO

Ma rougeur me trahit.

ARMADO

Bas à Jacquinette.

ARMADO

La fille !

JACQUINETTE

L'homme !

ARMADO

J'irai te visiter à la loge. 345

BALOURD

Allons, Jacquinette, en marche !

355

BALOURD

Sortent Balourd et Jacquinette.

ARMADO

Drôle, tu jeûneras pour tes méfaits, avant qu'on te pardonne.

TROGNE

Soit ! monsieur ! Quand je jeûnerai, j'espère que ce sera l'estomac plein.

ARMADO

Tu seras lourdement puni.

TROGNE

Je vous aurai plus d'obligations que vos gens ; car ils sont bien légèrement rémunérés.

360

ARMADO

Emmène ce drôle et enferme-le.

PHALÈNE

Allons, coquin de délinquant, en marche !

TROGNE

Ne me cloîtrez pas, monsieur ; je jeûnerai bien, librement.

PHALÈNE

Non, monsieur. Tu jeûnerais par trop librement. Tu iras en prison.

365

TROGNE

C'est bon. Si jamais je revois les joyeux jours de désolation que j'ai vus, il y aura quelqu'un qui verra...

PHALÈNE

Qu'est-ce que quelqu'un verra ?

TROGNE

Rien, maître Phalène, que ce qu'on lui montrera. Il ne sied pas aux prisonniers d'être trop silencieux en paroles, et aussi je ne dirai rien. Grâce à Dieu, j'ai autant d'impatience qu'un autre homme ; et aussi, je saurai rester tranquille.

370

TROGNE

Sortent Phalène et Trogne.

ARMADO

J'adore jusqu'à la terre vile que foule son soulier plus vil, guidé par son pied si vil ! Si j'aime, je me parjure, ce qui est une grande preuve de déloyauté. Et comment l'amour peut-il être loyal, quand il naît déloyalement ? L'amour est un esprit familier ; l'amour est un diable ; il n'y a de mauvais ange que l'amour. Et pourtant Samson a été tenté comme moi, et il avait une force supérieure. Pourtant Salomon a été séduit comme moi, et il avait une fort grande sagesse. La flèche de Cupidon est trop acérée pour la massue d'Hercule ; aussi est-elle irrésistible pour la rapière d'un Espagnol. Les premières règles de l'art ne me serviront de rien ; il ne se soucie pas de l'escrime, il se joue des lois du duel ! Son hu-

375

380

miliation est d'être appelé enfant, mais sa gloire est de vaincre les hommes. Adieu, valeur ! Rouille-toi, rapière ! Silence, tambour ! Votre maître est amoureux ; oui, il aime !... Que quelque dieu de la rime impromptue m'assiste ; car, à coup sûr, je vais tourner au faiseur de sonnets. Rêve, esprit ! Écris, plume ! Car j'ai à produire des in-folios entiers !

385

ARMADO

Il sort.

390

ARMADO

‌

SCÈNE III

(Aux abords du parc royal. Un pavillon et des tentes à distance.)

BOYET

— À présent, madame, évoquez vos plus influents esprits. — Considérez qui vous envoie, le roi votre père ! — Considérez à qui il vous envoie, et quel est le but de l'ambassade. — Vous, si haut placée dans l'estime du monde, — vous allez conférer avec l'héritier unique — de toutes les perfections que l'homme peut posséder, — l'incomparable roi de Navarre, et l'objet des pourparlers n'est rien moins — que l'Aquitaine, une dot de reine ! — Soyez donc envers lui aussi prodigue de séductions — que la nature l'a été à votre égard, — alors que, pour vous combler de toutes les grâces, — elle en affama le monde entier !

395

400

BOYET

— Je pars avec empressement, tout fier de cette mission.

BOYET

Il sort.

PRINCESSE

— Toute vanité est empressée, et telle est la vôtre. Se tournant vers les courtisans. — Quels sont les néophytes, mes aimés seigneurs, qui se sont associés au vœu du vertueux roi ?

405

PREMIER SEIGNEUR

— Longueville est l'un d'eux.

PRINCESSE

Connaissez-vous l'homme ?

PRINCESSE

— Sans doute quelque joyeux moqueur, n'est-ce pas ?

MARIA

— C'est ce que disent surtout ceux qui surtout connaissent son caractère.

410

PRINCESSE

— Beaux esprits éphémères fanés à mesure qu'ils fleurissent ! — Quels sont les autres ?

CATHERINE

— Le jeune Du Maine, jouvenceau accompli, — aimé pour sa vertu de tous ceux qui aiment la vertu ; — tout-puissant pour faire le mal, incapable de le faire ; — ayant assez d'esprit pour rendre la laideur agréable,

415

— et assez de beauté pour plaire sans esprit. — Je l'ai vu naguère chez le duc d'Alençon ; — et tout le bien que je dis de lui — est fort au-dessous du grand mérite que je lui connais.

ROSALINE

— Il y avait là avec lui un autre de ces fervents, — si je ne me trompe, — c'est Biron qu'on le nomme. — Je n'ai jamais eu une heure de conversation — avec un homme plus gai — dans les limites d'une gaieté décente.⁴²⁰
— Son regard offre à son esprit d'incessantes occasions : — chaque objet que l'un saisit, — l'autre en tire une amusante plaisanterie ; — et sa langue, élégante interprète de son idée, — l'exprime en termes si justes et si gracieux — que l'attention des vieillards vagabonde au gré de ses récits — et que le jeune auditoire en est enchanté : — si charmante, si inépuisable est sa causerie !⁴²⁵

MARIA

— Voici venir Boyet.

PRINCESSE

Eh bien, quelle réception, messire ?

BOYET

— Le roi de Navarre avait reçu avis de votre auguste approche ; — déjà⁴³⁰ le prince et ses compagnons de retraite — étaient tous prêts à venir au-devant de vous, noble dame, — quand je suis arrivé. Mais, hélas ! j'ai appris — qu'il aime mieux vous faire camper dans la plaine — comme un ennemi venu ici pour assiéger sa cour, — que d'éluder son serment — en vous admettant dans son palais solitaire. — Voici le roi de Navarre. —⁴³⁵

BOYET

Toutes les femmes se masquent.

BOYET

Entrent le Roi, Du Maine, Biron et la suite des courtisans.

ROI

— Aimable princesse, vous êtes la bienvenue à la cour de Navarre.

PRINCESSE

— Aimable ! gardez pour vous ce compliment. Bienvenue ! je ne le suis pas encore.

440

PRINCESSE

Montrant le ciel.

PRINCESSE

Ce palais a la voûte trop élevée pour être à vous ; et l'hospitalité en plein champ est trop humble pour être à moi.

ROI

— Vous serez, madame, la bienvenue à ma cour.

PRINCESSE

Je consens à être la bienvenue, alors ; mais veuillez me conduire.

445

ROI

— Écoutez-moi, chère dame ; j'ai fait un vœu.

PRINCESSE

— Que Notre-Dame assiste monseigneur ! il va se parjurer.

Roi

— Pour rien au monde, madame, du moins volontairement.

Princesse

— Ah ! c'est votre volonté qui brisera ce vœu, votre volonté seule.

Roi

— Votre Grâce ignore quel il est.

450

Princesse

— Si monseigneur était ignorant comme moi, son ignorance serait sagesse, — tandis qu'à présent son savoir ne peut être qu'ignorance. — J'apprends que Votre Altesse a fait vœu de retraite absolue ; — tenir ce serment, monseigneur, serait péché mortel, et le violer serait péché. — Mais pardon, je suis trop hardie ; — il me sied mal de faire la leçon à un maître. — Daignez lire l'objet de mon ambassade — et répondre immédiatement à ma demande. ⁴⁵⁵

Princesse

Elle lui remet un papier.

Roi

— Si je le puis immédiatement, madame, je le ferai.

Princesse

— Faites-le, que je parte au plus vite ; — car vous deviendrez parjure, si vous m'obligez à rester. ⁴⁶⁰

PRINCESSE

Le roi ouvre le papier et le lit.

BIRON

— N'ai-je pas dansé une fois avec vous en Brabant ?

ROSALINE

— N'ai-je pas dansé une fois avec vous en Brabant ?

BIRON

— Je suis sûr que oui.

465

ROSALINE

Combien il était inutile alors — de faire la question !

BIRON

Vous le prenez trop vivement.

ROSALINE

— C'est votre faute. Vous me provoquez avec de telles questions.

BIRON

— Votre esprit a trop de fougue ; il court trop vite : il se fatiguera.

ROSALINE

— Pas avant d'avoir jeté le cavalier dans la boue.

470

BIRON

— Quelle heure est-il ?

ROSALINE

— L'heure où les fous la demandent.

BIRON

— Bonne chance à votre masque !

ROSALINE

Belle chance à la face qu'il couvre !

BIRON

— Le ciel vous envoie beaucoup d'amants !

475

ROSALINE

Amen ! pourvu que vous n'en soyez pas un !

BIRON

— Aucun danger ! je me retire.

PRINCESSE

— Vous faites trop d'injure au roi mon père, — trop d'injure à votre propre renommée, — en vous refusant ainsi à accuser réception — de ce qui a été si fidèlement payé.

480

Roi

— Je proteste que je n’ai jamais ouï parler de ce paiement ; — si vous pouvez le prouver, je suis prêt à restituer la somme — ou à céder l’Aquitaine.

PRINCESSE

Nous vous prenons au mot. — Boyet, vous pouvez produire les quittances — données, pour cette somme, par les officiers spéciaux — de Charles, son père.

485

Roi

Donnez-moi cette preuve.

BOYET

— N’en déplaie à Votre Grâce, nous n’avons pas encore reçu le paquet — qui contient ces quittances et d’autres pièces probantes. — Demain vous les aurez sous les yeux.

490

Roi

— Cela me suffira ; dans cette conférence, — je suis prêt à accepter tout accommodement raisonnable. — En attendant, recevez de moi la plus cordiale hospitalité — que l’honneur puisse, sans manquer à l’honneur, — offrir à votre incontestable mérite. — Vous ne pouvez pas franchir mes portes, belle princesse ; — mais par la réception qui vous sera faite ici, à l’extérieur, — vous reconnaîtrez avoir trouvé dans mon cœur — l’affectueux asile qui vous est refusé dans ma maison. — Que votre indulgence m’excuse ! Adieu. — Demain nous vous ferons une nouvelle visite.

495

PRINCESSE

— Que la douce santé et les désirs satisfaits tiennent Votre Grâce en joie !

500

ROI

— Je te souhaite à tout jamais ton propre souhait !

ROI

Le roi sort avec sa suite.

BIRON

— Madame, je vous recommanderai à mon cœur.

ROSALINE

— Je vous en prie, recommandez-moi bien ; je serai fort aise de le voir.

505

BRION

— Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE

Le fou a-t-il quelque mal ?

BIRON

Mal au cœur.

ROSALINE

— Hélas ! il lui faudrait une bonne saignée.

BIRON

— Cela lui ferait-il du bien ?

510

ROSALINE

— Ma médecine dit oui.

BIRON

— Voulez-vous le percer avec votre regard ?

ROSALINE

— Nenni, avec mon couteau.

BIRON

— Dieu vous garde longtemps en vie.

ROSALINE

— Et vous, de vivre longtemps !

515

BIRON

— Je n'ai pas le temps des actions de grâces.

DU MAINE

— Messire, un mot, je vous prie. Quelle est cette dame ?

BOYET

— L'héritière d'Alençon : son nom est Rosaline.

DU MAINE

— Une dame galante !... Monsieur, au revoir.

DU MAINE

Il sort.

520

LONGUEVILLE

— Un mot, je vous en conjure : quelle est celle en blanc ?

BOYET

— Vue à la lumière, on la prendrait pour une femme.

LONGUEVILLE

— Pourrait-on la prendre pour femme ? Je demande son nom.

BOYET

— Elle n'en a qu'un pour son usage ; le demander serait indiscret.

LONGUEVILLE

— De qui est-elle fille, je vous prie ?

525

BOYET

— De sa mère, à ce que j'ai ouï dire.

LONGUEVILLE

— Que Dieu vous favorise en raison comme en barbe !

BOYET

— Bon seigneur, ne vous fâchez pas : — elle est l'héritière de Fauconbridge.

LONGUEVILLE

— Eh bien, ma colère est finie : — c'est une femme ravissante.

530

BOYET

— Ce n'est pas improbable, monsieur ; il se pourrait.

BOYET

Longueville sort.

BIRON

— Comment se nomme cette dame à la toque ?

BOYET

— Catherine, si je devine bien.

BIRON

— Est-elle mariée ?

535

BOYET

— À son goût, monsieur, ou peu s'en faut.

BIRON

— Soyez le bienvenu, monsieur. Adieu !

BOYET

— À moi l'adieu, monsieur ! À vous la bienvenue.

BOYET

Biron sort.

MARIA

— Ce dernier, c'est Biron, le boute-en-train, le joyeux seigneur ; — pas
un mot dans sa bouche qui ne soit une plaisanterie. 540

BOYET

Et toutes ses plaisanteries ne sont que des mots.

PRINCESSE

— Vous avez bien fait de ne pas lui laisser le dernier mot.

BOYET

— J'étais aussi disposé à l'accrocher que lui à m'aborder.

MARIA

— Colères de béliers qui se rencontrent ! 545

BOYET

Non, galères d'ennemis qui se heurtent ! — Je ne voudrais être béliet,
doux agneau, qu'à condition de brouter sur vos lèvres.

MARIA

— Vous le béliet et moi le pâturage ! La plaisanterie s'arrêtera-t-elle là ?

BOYET

— Oui, pourvu que vous m'accordiez la pâture.

MARIA

Pas comme ça, gentille bête. — Mes lèvres ne sont pas devenues vaine
pâture, si peu closes qu'elles soient. 550

BOYET

— À qui appartiennent-elles ?

MARIA

À ma fortune et à moi.

PRINCESSE

— Les beaux esprits veulent toujours disputer ; mais voyons, restez
d'accord, mes amis. — Vous ferez mieux de détourner cette guerre civile
d'esprit — sur le roi de Navarre et ses bibliophiles ; ici elle est déplacée. 555

PRINCESSE

— De quoi ?

BOYET

— De ce que nous autres galants nous nommons une passion.

PRINCESSE

— Votre raison ?

BOYET

— La voici. Tout son être s'était retiré — dans le palais de ses yeux,
entr'ouverts par le désir. — Son cœur, agathe où était gravée votre
image, — était tout fier de cette empreinte et exprimait sa fierté dans ses
yeux. — Sa langue, impatientée de paroles qui gênaient le regard, — en
finissait vite avec les mots pour n'être plus que le langage des yeux. —
Tous ses sens se concentraient dans ce sens unique — pour n'avoir plus
qu'à contempler la plus belle des belles. — Oui, on eût dit que toutes ses
sensations étaient enfermées dans son regard, — comme dans un cristal
ces bijoux princiers — qui, se faisant valoir sous le verre, — tentent
votre bourse quand vous passez. — De telles surprises se lisaient en
marge sur son visage — que tous les yeux pouvaient voir dans ses yeux
l'enchantement de la contemplation. — Je vous donne l'Aquitaine et
tout ce qu'il possède, — si seulement vous lui donnez à ma requête un
amoureux baiser.

PRINCESSE

— Allons ! à notre tente ! Boyet, je le vois, est disposé...

ROSALINE

— Tu es un vieil agent d'amour et tu parles habilement.

MARIA

— Il est le grand-père de Cupido, et c'est de lui qu'il tient ses nouvelles.

ROSALINE

— En ce cas, c'est à sa mère que Vénus ressemble ; son père est affreux.

BOYET

— Entendez-vous, mes folles donzelles ?

MARIA

Non.

BOYET

Eh bien alors, voyez-vous ?

580

ROSALINE

— Oui, notre chemin pour partir.

BOYET

Vous êtes trop fortes pour moi.

BOYET

Tous sortent.

BOYET

‌

SCÈNE IV

(Dans le parc royal.)

ABMADO

Gazouille, mon enfant. Charme-moi le sens de l'ouïe.

585

PHALÈNE

﻿ Concolinel, etc.

PHALÈNE

PHALÈNE

Maître, voulez-vous séduire votre belle ? Apprenez le branle français

PHALÈNE

ARMADO

Qu'entends-tu par là ? Le branle français !

590

PHALÈNE

Voici la chose, maître accompli. Vous fredonnez une gigue du bout des lèvres, vous en battez la mesure avec vos pieds, et vous l'animez en levant les yeux au ciel ; vous soupirez cette note-ci ; vous chantez celle-là ; tantôt du gosier, comme si vous avaliez l'amour en le chantant ; tantôt du nez, comme si vous prisiez l'amour en le flairant. Votre chapeau s'avance comme un auvent sur l'échoppe de vos yeux. Vos bras sont croisés sur votre mince bedaine comme les pattes d'un lapin à la broche. Vos mains sont dissimulées dans vos poches, comme celles d'un personnage de vieux tableau. Vous avez soin surtout de ne pas rester trop longtemps sur le même air. Rien qu'une bribe et c'est assez ! Voilà les talents fantasques à l'aide desquels on perd les filles coquettes qui se seraient perdues sans cela, et grâce auxquels, pour peu qu'on les cultive, on devient, remarquez bien, un homme remarquable.

595

600

ARMADO

Combien t'a coûté cette expérience ?

PHALÈNE

Une obole d'observation.

605

ARMADO

Mais oh !... Mais oh !...

PHALÈNE

Le cheval de bois est oublié.

ARMADO

Prends-tu mon amante pour un cheval de bois ?

PHALÈNE

Non pas, maître. Le cheval de bois n'est qu'un étalon, et votre amante est peut-être une haquenée. Mais auriez-vous oublié votre amante ?

610

ARMADO

Presque.

PHALÈNE

Négligent écolier ! apprenez-la par cœur.

ARMADO

Par cœur et de tout cœur, page.

PHALÈNE

Et aussi à contre-cœur, mon maître. Je vais vous prouver les trois choses.

615

ARMADO

Que prouveras-tu ?

PHALÈNE

Que je suis un grand homme, et cela immédiatement par une déduction en trois points. Vous aimez votre belle par cœur, parce que votre cœur ne peut pas soupirer près d'elle ; vous l'aimez de tout cœur, parce que votre cœur est épris d'elle ; enfin vous l'aimez à contre-cœur parce que c'est pour vous un crève-cœur de ne pouvoir la posséder. ⁶²⁰

ARMADO

Je suis dans ces trois cas.

PHALÈNE

Tu serais dans bien d'autres cas que tu n'en serais pas moins nul.

ARMADO

Va me chercher le berger : il faut qu'il porte une lettre pour moi.

PHALÈNE

Voilà un message bien assorti : un cheval ambassadeur d'un âne ! ⁶²⁵

ARMADO

Ah ! ah ! que dis-tu ?

PHALÈNE

Je dis, monsieur, que vous feriez bien de mettre cet âne-là à cheval, car il a l'allure fort lente. Mais je pars.

ARMADO

Le chemin n'est pas long. Vole !

PHALÈNE

Aussi rapide que le plomb, monsieur.

630

ARMADO

Que veux-tu dire, ingénieux mignon ? Est-ce que le plomb n'est pas un métal pesant, massif et lent ?

PHALÈNE

— Minime , honorable maître ; ou plutôt maître, point du tout.

ARMADO

— Je dis que le plomb est lent.

PHALÈNE

Vous parlez trop vite, monsieur. — Est-il lent le plomb que décharge un fusil ?

635

ARMADO

— Charmante fumée de rhétorique ! — Il fait de moi le mousquet dont il est la balle. — Je tire sur le berger.

PHALÈNE

Feu donc, et je file.

PHALÈNE

Il sort.

640

ARMADO

— Ce jouvenceau est fort sagace : quelle volubilité ! quelle grâce ! — Excuse-moi, doux ciel, de te soupirer à la face — rude mélancolie, la vaillance te cède la place... — Voici mon héraut de retour.

PHALÈNE

— Un miracle, maître ! voilà une étrange trogne qui s'est écorché le tibia.

645

ARMADO

— Quelque énigme ! quelque charade ! Voyons ! ton envoi ! commence

ARMADO

. —

TROGNE

Pas d'énigme ! pas de charade ! pas d' envoi ! Oh ! monsieur ! Pour panser, le plantain, le simple plantain, est ce qu'il y a de meilleur.

ARMADO

Par la vertu, drôle, tu rends le rire irrésistible ; ta bêtise désopile ma rate⁶⁵⁰ et, en soulevant mes poumons, provoque chez moi un sourire sarcastique. Oh ! mes étoiles ! pardonnez-moi ! L'imbécile prend un envoi pour un onguent et se figure qu'il peut servir à panser !

PHALÈNE

Eh ! l'imbécile parle comme un sage. Dans un envoi est-ce qu'il n'y a pas de quoi penser ?

655

ARMADO

— Non, page. L'envoi est un épilogue ou discours destiné à expliquer — quelque chose d'obscur qui vient d'être dit — Je vais citer un exemple :

ARMADO

Le renard, le singe et le bourdon ; Faisaient un nombre impair, n'étant que trois.

ARMADO

— Voilà les prémisses. Maintenant l' envoi .

660

ARMADO

PHALÈNE,.

ARMADO

— Je vais ajouter l' envoi . Redites les prémisses,.

ARMADO

Le renard, le singe et le bourdon. ; Faisaient un nombre impair, n'étant que trois,

PHALÈNE

Quand l'oie sortit de la maison, ; Et fit le nombre pair, en complétant quatre.

665

PHALÈNE

Maintenant je vais répéter vos prémisses et vous me suivrez, vous, avec mon envoi :

PHALÈNE

﻿ Le renard, le singe et le bourdon ﻿ Faisaient un nombre impair, n'étant que trois.

670

ARMADO

﻿ Quand l'oie sortit de la maison, ﻿ Et fit le nombre pair, en complétant quatre.

PHALÈNE

— Un envoi excellent qui se résume en une oie ! — Que pourriez-vous désirer mieux ?

TROGNE

— Le page lui a donné de l'oie, c'est clair...

675

TROGNE

À Armado.

TROGNE

— Seigneur, si l'oie est grasse, c'est tout à votre avantage. — Une oie grasse est un envoi fort succulent.

ARMADO

— Voyons, voyons, comment cette dissertation a-t-elle commencé ?

PHALÈNE

— Je parlais de cette étrange Trogne qui s’était écorché le tibia, — et
c’est alors que vous avez demandé l’envoi . 680

TROGNE

— C’est vrai, et moi j’ai demandé du plantain. Alors est venu votre argu-
ment ; — puis l’envoi succulent du page, cette oie qu’il vous a donnée ;
— et l’affaire a été conclue là. —

ARMADO

Mais, dites-moi, comment se fait-il qu’une trogne ait pu s’écorcher le ti-
bia ! 685

PHALÈNE

— Je vais l’expliquer d’une manière sensible.

TROGNE

— Tu ne sens pas la chose comme moi, Phalène. C’est à moi que revient
cet envoi-là :

TROGNE

﻿ Moi, Trogne, en m’évadant d’un lieu où j’étais en sûreté,
﻿ Je franchis le seuil et m’écorche le tibia. 690

ARMADO

Laissons cette matière.

TROGNE

Oui, attendons que la matière se porte à ma jambe.

ARMADO

Trogne, l'ami, je vais t'affranchir.

TROGNE

Oh ! c'est ça. Mariez-moi à quelque fille franche. Il me semble qu'ici en-
core je sens comme une oie. 695

ARMADO

Sur mon âme, j'entends dire que je vais te mettre en liberté, délivrer ta
personne. Tu étais claquemuré, garrotté, enfermé, captif.

TROGNE

C'est vrai, c'est vrai ; et à présent vous allez être mon purgatif. Vous al-
lez me relâcher. 700

ARMADO

Je te donne ta liberté ; je t'élargis de prison ; et, comme condition, je ne
t'impose que ceci : tu vas porter cette signification à la paysanne Jacqui-
nette. Voici la rémunération.

ARMADO

Il lui donne une lettre et quelques pièces de menue monnaie.

ARMADO

Car, le plus bel attribut de mon honneur, c'est de rétribuer mes servi-
teurs... Suis-moi, Phalène. 705

PHALÈNE

Oui, monsieur, comme une conclusion... Signor Trogne, adieu !

TROGNE

Ma chère once de chair humaine ! Mon charmant bijou !

TROGNE

Phalène sort.

TROGNE

À présent, voyons sa rémunération !

710

TROGNE

Il examine les quelques pièces que lui a données Armado.

TROGNE

Rémunération ! Oh ! c'est le mot latin pour dire trois liards. Trois liards : rémunération ! Combien ce cordonnet ?... Un sou ?... Non, je vous donnerai une rémunération ; et la chose est achetée. Rémunération ! Voilà un nom qui sonne mieux que celui d'un écu de France ! À l'avenir je ne ferai plus de marché sans ce mot-là.

715

BIRON

Ah ! ce cher coquin de Trogne ! l'excellente rencontre !

TROGNE

Pardon, monsieur. Combien de rubans couleur de chair un homme peut-il acheter pour une rémunération ?

BIRON

Qu'entends-tu par une rémunération ?

720

TROGNE

Eh bien, monsieur, un sou moins un liard.

BIRON

Oh ! alors, tu peux acheter pour trois liards de soie.

TROGNE

Je remercie Votre Révérence. Dieu soit avec vous !

BIRON

— Oh ! arrête, maraud ! J'ai à t'employer. — Si tu veux gagner ma faveur, mon cher gueux, — fais pour moi une chose que je vais te demander. — 725

TROGNE

Quand voulez-vous qu'elle soit faite, monsieur ?

BIRON

Oh ! cette après-midi.

TROGNE

C'est bon, monsieur. Je la ferai. Au revoir.

TROGNE

Il va pour se retirer. 730

BIRON

Oh ! mais tu ne sais pas de quoi il s'agit.

TROGNE

Je le saurai bien, monsieur, quand je l'aurai fait.

BIRON

Mais, coquin, il faut que tu commences par le savoir.

TROGNE

J'irai le demander à Votre Révérence dès demain matin.

BIRON

Il faut que la chose soit faite cette après-midi. Écoute, drôle, il s'agit tout
bonnement de ceci. — La princesse va venir chasser ici, dans le parc, —⁷³⁵
et parmi ses suivantes est une gentille dame — dont on prononce le nom
pour avoir la voix douce, — C'est Rosaline qu'on l'appelle : demande-la,
— et songe à remettre dans sa blanche main — ce secret cacheté.

BIRON

Il lui donne une lettre.

740

BIRON

Voici tes émoluments. Va. —

BIRON

Il lui donne de l'argent.

TROGNE

Émoluments !... Ô suaves émoluments ! Ils sont bien supérieurs à la ré-
munération ! Ils lui sont supérieurs de onze sous et un liard ! Ô exquis

émoluments !... Monsieur, je ferai la chose à la lettre... Émoluments !...
Rémunération ! 745

TROGNE

Il sort.

BIRON

— Oh ! est-ce possible ? Moi, amoureux ! moi, le fléau de l'amour, —
moi, le bourreau des soupirs passionnés, — le critique sévère ; l'homme
de police de la nuit ; — moi, le pédant qui tançais, — avec plus 750
d'arrogance qu'aucun mortel, cet enfant, — aux yeux bandés, ce pleur-
nicheur, cet aveugle, ce maussade enfant, — ce jeune vieillard, ce nain
géant, don Cupido ! — ce régent des rimes amoureuses, ce seigneur des
bras croisés, — ce souverain consacré des soupirs et des gémissements,
— ce suzerain de tous les flâneurs et de tous les mécontents, ce redou- 755
table prince des jupes, ce roi des braguettes, — cet empereur absolu, ce
grand général — qui fait trotter tant d'huissiers !... Oh ! mon pauvre pe-
tit cœur ! — Me voir réduit à être son aide de camp, — et à porter ses
couleurs comme le cerceau enrubanné d'un saltimbanque ! — Quoi
donc ! moi, aimer ! moi, faire la cour ! moi, chercher une épouse ! — une 760
femme, véritable horloge d'Allemagne, — toujours à réparer, toujours
dérangée, — allant toujours mal, — quelque soin qu'on prenne pour la
faire aller bien ! — Que dis-je ? Me parjurer, ce qui est le pire de tout, —
et, entre trois femmes, aimer la pire de toutes, — une coquette au sourcil
de velours, — ayant deux boules noires en guise d'yeux ! — Oui, et par 765
le ciel, une gaillarde qui fera des siennes, — quand Argus serait son eu-
nuque et son gardien ! — je soupire pour elle ! je perds le sommeil pour
elle ! — je prie pour obtenir ! Allons ! c'est un châtiment — que Cupido
m'inflige pour avoir méconnu — sa toute-puissante et redoutable petite
puissance. — Soit ! je vais aimer, écrire, soupirer, prier, implorer et gé- 770
mir. — Il faut que les hommes aiment soit une madame, soit une Jeanne-
ton.

BIRON

Il sort.

BIRON

‌

SCÈNE V

(Une autre partie du parc.)

PRINCESSE

— Était-ce le roi qui éperonnait si vivement son cheval — à l'assaut de cette colline escarpée ?

775

BOYET

— Je ne sais ; mais il me semble que ce n'était pas lui.

PRINCESSE

— Quel qu'il fût, ce cavalier montrait une âme pleine d'aspiration. — Al-
lons, messeigneurs. C'est aujourd'hui que nous terminons nos affaires ;
— et samedi nous retournons en France. — Eh bien, garde-chasse, mon
ami, où est le buisson — où nous devons nous embusquer pour jouer
notre rôle de meurtriers ?

780

GARDE-CHASSE

— Ici près, sur la lisière de ce taillis. — Postée là, vous êtes sûre de vous
montrer belle chasseuse.

PRINCESSE

— Oui, grâce à mes charmes, je suis belle, et, comme je chasse, — je suis
sûre, comme tu dis, de me montrer belle chasseuse. 785

GARDE-CHASSE

— Pardon, madame ; ce n'est pas ainsi que je l'entendais.

PRINCESSE

— Comment ! comment ! tu commences par me louer et puis tu te dé-
dis ! — Ô vanité éphémère ! Hélas ! je ne suis donc pas belle.

GARDE-CHASSE

— Belle ! Si fait, madame.

790

PRINCESSE

Va, ne te charge pas de mon portrait. — L'éloge ne corrige pas le visage
où la beauté manque. — Tiens, mon bon miroir, prends ceci pour
m'avoir dit la vérité.

PRINCESSE

Elle lui donne de l'argent.

PRINCESSE

— Donner de bel argent pour de vilaines paroles, c'est payer plus qu'il
n'est dû. 795

GARDE-CHASSE

— Tous vos dons sont dons de beauté.

PRINCESSE

— Voyez ! voyez ! ma beauté n'est sauvée que par le mérite de mes œuvres. — Ô hérésie du goût, bien digne de ces temps ! — La main qui donne, si laide qu'elle soit, est sûre d'être louée bel et bien. — Mais voyons, donnez-moi l'arc.

800

PRINCESSE

Un valet de chasse lui remet un arc et des flèches.

PRINCESSE

Quand, comme en ce moment, la bonté va pour donner la mort, — les bons coups sont à ses yeux les mauvais. — Ainsi, je suis sûre de me tirer de cette chasse avec honneur : — si je n'atteins pas le gibier, c'est que la pitié m'en aura empêchée ; — si je l'atteins, c'est que j'aurai voulu montrer mon habileté, — pour le plaisir d'être louée et non pour le plaisir de tuer. — Et certes cela se voit plus d'une fois : — la gloire se rend coupable de crimes détestables, — alors que, pour obtenir la renommée et l'éloge, ces vanités extérieures, — nous faussons l'emploi de notre énergie intime : — comme moi qui, pour un simple éloge, cherche en ce moment à répandre — le sang d'un pauvre daim à qui mon cœur ne veut pas de mal !

805

810

PRINCESSE

— Oui, effectivement, car nous n'avons que des éloges à donner — à toute dame qui subjugue un seigneur.

815

PRINCESSE

— Voici venir un membre de la république.

TROGNE

Dieu gard' toute la compagnie ! Pardon ! quelle est ici la dame à la tête.

PRINCESSE

Pour la reconnaître, l'ami, tu n'as qu'à voir celles qui n'ont pas de tête.

TROGNE

Quelle est la plus grande dame, la plus haute ?

PRINCESSE

La plus large et la plus longue.

820

TROGNE

— La plus large et la plus longue. C'est ça. La vérité est la vérité. — Si votre taille, madame, était aussi mince que mon esprit, — la ceinture d'une de ces demoiselles vous irait aisément. — Est-ce que vous n'êtes pas ici la femme principale ? Vous êtes la plus large.

PRINCESSE

— Que voulez-vous ? que voulez-vous ?

825

TROGNE

— J'ai une lettre de monsieur Biron pour une dame Rosaline.

PRINCESSE

— Oh ! vite ta lettre ! ta lettre ! c'est un bon ami à moi.

PRINCESSE

Elle prend la lettre que lui tend Trogne.

PRINCESSE

— Range-toi, mon cher courrier... Boyet, vous savez découper : — ouvrez-moi ce poulet.

830

PRINCESSE

Elle passe la lettre à Boyet.

BOYET

Je suis tenu de vous servir.

BOYET

Lisant l'adresse.

BOYET

— Il y a méprise. Cette lettre n'est adressée à personne d'ici : — elle est écrite à Jacquinette.

835

PRINCESSE

Nous la lisons, je le jure. — Rompez le cou à cette cire, et que chacun prête l'oreille !

BOYET

À toi, dans la plus tendre intention de te servir,

DON ADRIANO DE ARMADO

— Entends-tu le lion de Némée rugir — contre toi, petite brebis qui va devenir sa proie ? — Rampe humblement aux pieds du monarque, — et peut-être, déjà repu, daignera-t-il jouer avec toi. — Mais, pauvrette, si tu veux résister, que deviens-tu ? — Un aliment pour sa rage, une pâture pour sa tanière ! 840

PRINCESSE

— De quel plumage est donc celui qui a rédigé cette lettre ? — Quel coq de girouette ! Avez-vous jamais entendu rien de mieux. 845

BOYET

— Ou je me trompe fort, ou je me rappelle ce style-là.

PRINCESSE

— Vous auriez la mémoire bien courte, si vous l'aviez si vite oublié.

BOYET

— Cet Armado est un Espagnol qui réside ici à la cour ; — un grotesque, un monarcho

BOYET

, un homme qui amuse — le prince et ses compagnons d'étude. 850

PRINCESSE

Toi, l'ami ! un mot : — Qui t'a donné cette lettre ?

TROGNE

Je vous l'ai dit : c'est mon sieur.

PRINCESSE

— À qui devais-tu la remettre ?

TROGNE

À ma dame de la part de mon sieur.

PRINCESSE

— De quel sieur, à quelle dame ?

855

TROGNE

— De mon sieur Biron, un bon maître à moi, — à une dame de France qu'il a appelée Rosaline.

PRINCESSE

— Tu as donné une autre lettre pour la sienne... Allons, mes seigneurs, partons...

PRINCESSE

Remettant la lettre à Rosaline.

860

PRINCESSE

— Prends toujours celle-ci, ma chère, tu recevras un autre jour celle qui t'est adressée.

PRINCESSE

La princesse sort avec sa suite.

BOYET

— Qui donc fait ici la chasse galante ?

ROSALINE

Dois-je vous l'apprendre ?

865

BOYET

— Oui, mon continent de beauté.

ROSALINE

Eh bien, c'est celle qui brandit l'arc. — Bien paré, n'est-ce pas ?

BOYET

— La princesse va détruire les bêtes à corne ; mais quand tu te marieras,
— je veux être pendu si les cornes manquent cette année-là. — Bien ris-
poté, n'est-ce pas ?

870

ROSALINE

— Je prouverai donc que je suis bonne tireuse.

BOYET

Oui, mais qui sera votre cerf ?

ROSALINE

— Si je le choisis aux cornes, ce sera vous : approchez. — Bien frappé,
pas vrai ?

MARIA

— Vous vous querellez toujours avec elle, Boyet, et elle frappe au front. 875

BOYET

— Mais elle, elle est frappée plus bas... : Attrape !

ROSALINE

Puisque nous en sommes aux coups, voulez-vous que je vous lance un vieux lardon qui avait déjà l'âge d'homme quand le roi Pépin de France n'était encore qu'un petit garçon ?

BOYET

Oui, pourvu que je puisse te répondre avec une vieille épigramme qui avait l'âge de femme quand la reine Guinever d'Angleterre 880

BOYET

n'était encore qu'une petite fille.

ROSALINE

﻿ Tu ne peux pas y atteindre, y atteindre, y atteindre, ﻿
Tu ne peux pas y atteindre, mon bonhomme.

BOYET

﻿ Si je ne puis, ne puis, ne puis, ﻿ Si je ne puis, un autre 885
pourra.

BOYET

Sortent Rosaline et Catherine.

TROGNE

— Sur ma parole, c'est fort plaisant ! parfaitement ajusté !

MARIA

— Le coup a été merveilleusement tiré ; car tous deux ont atteint la marque !

890

BOYET

— La marque ! Oh ! voilà une marque digne de remarque ! Une marque, madame ! — Vite une bonne pointe pour enclouer cette marque-là !

MARIA

— Vous frappez à côté. En vérité, votre instrument est trop en dehors.

TROGNE

— Il devrait viser de plus près ; sans ça, il ne frappera jamais la cible.

BOYET

— Si mon instrument est en dehors, en revanche le vôtre est en dedans.

895

TROGNE

— Elle atteindra le but en faisant éclater la cheville.

MARIA

— Allons, allons, vous avez le parler trop gras. Vos lèvres se salissent.

TROGNE

— Elle est trop forte pour vous au tir, monsieur. Défiez-la aux boules.

BOYET

— Je crains trop d’être écorché.

BOYET

À Maria.

900

BOYET

Bonne nuit, ma bonne chouette.

BOYET

Boyet et Maria sortent.

TROGNE

— Sur mon âme, quel rustre ! quel nigaud ! — Seigneur ! seigneur !
comme ces dames et moi nous l’avons berné ! — Plaisanteries admi-
rables, ma foi ! Parlez-moi de l’esprit, quand il est si naturel, si vulgaire,⁹⁰⁵
— et quand il coule de source avec tant d’obscénité et d’à-propos... —
Armado ! oh ! voilà l’homme véritablement élégant ! Il faut voir comme
il sait marcher devant une dame, lui porter son éventail, — lui envoyer
un baiser de la main, et lui faire mille doux serments ! — Et puis il y a
son page ! une poignée d’esprit ! — Ah ! ciel, c’est bien l’animalcule le⁹¹⁰
plus pathétique qui soit. — Holà ! holà !

TROGNE

Bruit de chasse au loin. Trogne sort en courant.

NATHANIEL

Voilà une chasse fort respectable, vraiment, et faite avec le témoignage
d’une bonne conscience.

HOLOPHERNE

Le daim était comme vous savez, in sanguis , en sang ; mûr comme une reinette qui pend comme un joyau à l'oreille du coelo , du ciel, du firmament, de l'empyrée, et le voilà qui tombe comme une pomme sauvage sur la face de la terra , du sol, du continent, de la terre ⁹¹⁵

HOLOPHERNE

.

NATHANIEL

Vraiment, maître Holopherne, vous variez les épithètes aussi agréablement qu'un savant, pour le moins. Mais je vous assure que c'était un chevreuil d'un an. ⁹²⁰

HOLOPHERNE

Messire Nathaniel, haud credo .

BALOURD

Ce n'était pas un haud credo , c'était un faon.

HOLOPHERNE

Quelle remarque barbare ! Voilà pourtant une sorte d'insinuation hasardee comme qui dirait in via , par voie d'explication ; afin de facere comme qui dirait une réplique ou plutôt d' ostentare , d'exprimer comme qui dirait son sentiment. Ô jugement incorrect, impoli, inéduqué, inculte, indiscipliné ou plutôt illettré, ou plutôt encore inexpérimenté ! prendre mon haud credo pour un daim ! ⁹²⁵

930

BALOURD

J'ai dit que le daim n'était pas un haud credo , mais un faon.

HOLOPHERNE

Simplicité doublement encroûtée ! bis coctus ! Ô monstre de l'ignorance, que tu es hideux !

BALOURD

— Vous êtes deux savants. Eh bien, avec tout votre esprit, pourriez-vous me nommer un être — qui, déjà âgé d'un mois à la naissance de Caïn, n'a pas encore atteint ses cinq semaines ? 935

HOLOPHERNE

Dictynna, bonhomme Balourd ; Dictynna, bonhomme Balourd !

BALOURD

Qu'est-ce que Dictynna ?

NATHANIEL

C'est un des titres qu'on donne à Phébé, à Luna, à la lune.

HOLOPHERNE

— La Lune avait un mois, lorsque Adam n'avait pas davantage ; — et elle n'avait pas atteint cinq semaines, qu'Adam avait ses cent ans. — L'allusion est probante avec un nom comme avec l'autre. 940

BALOURD

C'est vrai : la conclusion est probante.

HOLOPHERNE

Dieu vienne en aide à ta capacité ! Je dis que l'allusion est probante.

HOLOPHERNE

Sire Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du daim ? Pour complaire à cet ignorant, j'ai appelé faon le daim que la princesse a tué.

945

NATHANIEL

Perge , bon maître Holopherne, perge ; pourvu toutefois que vous abrogiez toute vulgarité.

HOLOPHERNE

Je vais jouer un peu sur les mots ; car c'est cela qui dénote la facilité.

950

HOLOPHERNE

Il déclame.

HOLOPHERNE

À voir le petit faon qu'a mis bas la princesse, Un grand nombre diront : ce faon est un infant ! S'ils l'avaient vu voler de toute sa vitesse, Les mêmes auraient dit : mais c'est un éléphant !

955

NATHANIEL

Quel rare talent !

BALOURD

Il a donc de l'esprit jusqu'au bout de la patte qu'on admire ainsi son talon.

HOLOPHERNE

C'est un don que je possède, fort simple, ah ! fort simple : j'ai une imagination follement extravagante, pleine de formes, de figures, de visions, d'objets, d'idées, d'appréhensions, de motions et de révolutions :
le tout conçu dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein de la pia-mater et enfanté dans la maturité de l'occasion. Cette faculté est surtout bonne chez ceux en qui elle est piquante ; et sous ce rapport je n'ai que des grâces à rendre.

960

965

NATHANIEL

Messire, je remercie Dieu de vous, et tous mes paroissiens en peuvent faire autant ; car leurs garçons sont fort bien élevés par vous, et leurs filles profitent grandement sous vous. Vous êtes un bon membre de la communauté.

HOLOPHERNE

Meherclè , si leurs garçons ont de l'intelligence, l'instruction ne leur manquera pas ; et si leurs filles ont une véritable capacité, je leur donnerai de l'exercice. Mais Vir sapit qui pauca loquitur ; voici une âme féminine qui nous salue.

970

JACQUINETTE

Dieu vous donne le bonjour, monsieur le curé !

HOLOPHERNE

Monsieur le curé ! monsieur le curé ! qui donc ici a eu besoin de se faire
curer ? 975

TROGNE

Pardine, monsieur le magister, celui de nous qui ressemble le plus à un
muids.

HOLOPHERNE

C'est juste, il faut qu'un muids soit curé. Voilà une lumineuse idée, pour
une motte de terre. Vive étincelle pour un caillou ! perle rare pour un
porc ! c'est joli ; c'est bien. 980

JACQUINETTE

Mon bon monsieur le curé, soyez assez bon pour me lire cette lettre, elle
m'a été remise par Trogne de la part de don Armatho. De grâce, lisez-la
moi.

HOLOPHERNE

﻿ Fauste, precor, gelida quando pecus omne sub urabra
﻿ Ruminat... 985

HOLOPHERNE

Et cœtera ! Ah ! bon vieux Mantouan

HOLOPHERNE

! je puis dire de toi ce que le voyageur dit de Venise :

HOLOPHERNE

﻿ Vinegia, vinegia. ﻿ Chi non te vede, ei non te pregia

HOLOPHERNE

,

990

HOLOPHERNE

Fredonnant.

HOLOPHERNE

﻿ Ut, re, sol, la, mi, fa.

HOLOPHERNE

Pardon, monsieur, quel est le contenu de cette lettre, ou plutôt, comme dit Horace dans son... Sur mon âme, ce sont des vers !

NATHANIEL

Oui, messire, et fort savants.

995

HOLOPHERNE

Faites-m'en entendre une bribe, une strophe, un vers. Lege, domine .

NATHANIEL

﻿ Si l'amour me rend parjure, comment puis-je jurer d'aimer ?

﻿ Ah ! les serments ne sont valables qu'adressés à la beauté !

﻿ Bien qu'à moi-même parjure, à toi je serai fidèle. ﻿

L'idée qui pour moi est un chêne, devant toi plie comme un roseau.

1000

﻿ L'étude cessant de s'égarer fait son livre de tes yeux ﻿

Qui recèlent toutes les jouissances accessibles à l'art. ﻿ Si la

connaissance est le but, te connaître doit suffire ; Bien savante
est la langue qui sait bien te louer ! ; Bien ignorante l'âme qui
te voit sans surprise ! ; Il suffit à ma gloire d'admirer tes mé- 1005
rites. ; L'éclair de Jupiter est dans ton regard ; sa foudre, dans ta
voix ; Qui, quand elle est sans colère, est musique et douce
flamme. ; Divine comme tu l'es, mon amour, oh ! pardonne
; Si je chante le ciel dans une langue si terrestre.

JACQUINETTE

Oui, monsieur, de la part d'un certain don Armatho. 1010

HOLOPHERNE

Lançons un coup d'œil sur l'adresse : À la main blanche comme de la
neige de la très-belle Dame Rosaline . Examinons de nouveau l'intellect
de la lettre pour connaître la dénomination de la partie qui écrit à la
personne ci-dessus : De Votre Grâce le tout dévoué serviteur, Biron .
Messire Nathaniel, ce Biron est un des néophytes qui accompagnent le 1015
roi ; et il vient d'adresser à une suivante de la princesse étrangère une
missive qui, accidentellement ou par voie de progression, a fait fausse
route.

HOLOPHERNE

À Jacquinette.

HOLOPHERNE

Pars de ton pied léger, ma charmante ; remets ce papier entre les au- 1020
gustes mains du roi : il peut être de grande importance. Ne t'arrête pas
aux compliments. Je te dispense de tes révérences. Adieu !

JACQUINETTE

Bon Trogne, viens avec moi... Messire, Dieu conserve vos jours !

TROGNE

Je suis à toi, ma fille.

TROGNE

Trogne et Jacquinette sortent.

1025

NATHANIEL

Messire, vous avez agi là dans la crainte de Dieu, fort religieusement ;
et, comme dit un certain Père...

HOLOPHERNE

Messire, ne me parlez de père, je crains les fausses couleurs. Mais, pour
revenir à ces vers, comment les trouvez-vous, messire Nathaniel ?

NATHANIEL

Merveilleusement bien pour le style.

1030

HOLOPHERNE

Je dîne aujourd'hui chez le père d'un certain élève à moi ; s'il vous plaît
de venir, avant que nous nous mettions à table, nous gratifier d'un bé-
nédicité, je m'engage, en vertu des privilèges que j'ai auprès des parents
dudit enfant ou élève, à ce que vous soyez le benvenuto . Là, je vous
prouverai que ces vers sont fort imparfaits et n'ont aucune saveur de
poésie, d'esprit ni d'invention. J'implore votre société.

1035

NATHANIEL

J'accepte avec reconnaissance : car la société, dit le texte sacré, fait le
bonheur de la vie.

HOLOPHERNE

Et certes, le texte émet là une infaillible conclusion...

HOLOPHERNE

À Balourd.

1040

HOLOPHERNE

Monsieur, je vous invite aussi ; ne dites pas non ! pauca verba . Partons.
La cour est à la chasse ; nous aussi, nous allons nous récréer.

HOLOPHERNE

Ils sortent.

HOLOPHERNE

‌

SCÈNE VI

(Une allée de parc.)

BIRON

Le roi relance le cerf, et moi je fais la chasse à moi-même. Ils prennent
la bête au filet ; moi, je me prends à la glu, une glu qui poisse, qui
poisse ! Fi ! l'horreur !... Soit ! Trône, ô ma douleur ! Ainsi disait ce fou
de tantôt ; et ainsi je dis, moi, fou que je suis... Bien raisonné, mon es-
prit !... Par le ciel, l'amour est aussi forcené qu'Ajax : il tue, comme lui,
les moutons ; il me tue, moi, un mouton ! Voilà encore un beau raison-
nement à mon excuse !... Non, je ne veux pas aimer : si j'aime, je veux
être pendu ; décidément, je ne veux pas. Oh ! mais cet œil noir !... par la

1045

1050

lumière d'en haut, n'était son œil, n'étaient ses deux yeux, je ne
l'aimerais pas. Par le ciel, je ne fais que me démentir et me donner le
démenti par la gorge... Par le ciel, j'aime. C'est l'amour qui m'a appris à
rimer et à être mélancolique ; et voici un échantillon de ma rime et de
ma mélancolie. Au surplus, elle a déjà un de mes sonnets : le fou l'a en-
voyé, le rustre l'a porté et la dame l'a reçu : fou achevé ! rustre achevé !
dame plus achevée !... Par l'univers, je ne m'en soucierais pas plus que
d'une épingle, si les trois autres étaient pris comme moi... En voici un
qui arrive un papier à la main. Dieu lui accorde ainsi qu'à moi la grâce
de gémir !

BIRON

Il grimpe dans un arbre.

Roi

Hélas !

BIRON

Touché, par le ciel !... Poursuis, cher Cupido ! tu l'as frappé de ta flèche
à moineau sous la mamelle gauche !... Bon ! des secrets !

Roi

Le soleil d'or ne donne pas un baiser aussi doux ; À la
rose encore humide des pleurs de la fraîche aurore ; Que ton re-
gard, quand il darde ses frais rayons ; Sur mes joues que la nuit
inonde de rosée. La lune d'argent ne brille pas à beaucoup
près ; À travers le sein transparent de l'onde ; Autant
que ta beauté luit à travers mes pleurs : Elle respandit dans
tous ceux que je verse. Chacune de mes larmes la porte
comme un char ; D'où elle domine triomphalement ma douleur.
Regarde seulement les pleurs qui gonflent mes yeux ;

Et tu y verras ta gloire à travers ma détresse. ﻿ Va ! ne réponds pas à mon amour, et tu pourras toujours ﻿ Te mirer dans mes larmes, en me faisant pleurer sans cesse. ﻿ Ô reine des reines, combien tu es sublime ! ﻿ La pensée ne peut le concevoir ni la langue humaine le dire.

1080

Roi

— Comment lui ferai-je connaître mes peines ? Je vais laisser choir ce papier. — Douces feuilles, prêtez votre ombre à ma folie... Qui vient ici ?

Roi

Il se cache derrière un arbre.

Roi

— Eh quoi ! Longueville ! il lit !... Écoute, mon oreille !...

BRION

— Parais donc, nouveau fou à l'image de Biron !

1085

LONGUEVILLE

— Hélas ! je suis parjure.

BIRON

— En effet, il arrive comme le parjure, avec l'écriveau devant lui.

Roi

— Il est amoureux, j'espère !... Douce camaraderie de honte !

BIRON

— Un ivrogne aime toujours un ivrogne comme lui.

LONGUEVILLE

— Suis-je le premier qui me soit ainsi parjuré ?

1090

BIRON

— Je pourrais te rassurer. J'en connais deux comme toi. — Tu complètes le triumvirat, le chapiteau de notre société, — le triangle du gilet d'amour où s'est pendue notre simplicité.

LONGUEVILLE

— Je crains que ces vers grossiers ne soient impuissants à l'émouvoir. — Ô suave Maria, impératrice de mon amour ! — Je veux déchirer ces strophes, et écrire en prose.

1095

BIRON

— Oh ! les vers sont autant de broderies sur le haut de chausses du coquet Cupidon, — Ne dépare pas ses braies.

LONGUEVILLE

Allons ! cela ira :

LONGUEVILLE

Il lit.

1100

LONGUEVILLE

N'est-ce pas la céleste rhétorique de ton regard, À laquelle l'univers ne peut opposer d'argument, Qui a entraîné

mon cœur à ce parjure ? À rompre un vœu pour toi on ne mérite pas de châtement. J'ai renoncé à une femme ; mais je prouverai Qu'étant déesse, mon renoncement ne s'adresse pas à toi. Mon vœu était tout terrestre, tu es un céleste amour. Ta grâce obtenue me guérit de toute disgrâce.

LONGUEVILLE

Un vœu n'est qu'un souffle, le souffle n'est qu'une vapeur : Aussi, beau soleil qui brilles sur ma terre, Aspires-tu mon vœu à toi ; en toi il s'est absorbé ; S'il est rompu, ce n'est pas ma faute. Et, quand ce serait ma faute, quel fou n'est pas assez sage Pour sacrifier un serment afin de gagner un paradis ?

BIRON

— Voilà bien cette affection bilieuse qui fait de la chair une divinité, — une déesse d'une jeune oie ! Pure, pure idolâtrie ! — Dieu nous amende ! Dieu nous amende ! Nous sommes bien loin du droit chemin.

LONGUEVILLE

— Par qui enverrai-je ceci ?... Quelqu'un ! Rangeons-nous.

LONGUEVILLE

Il se place à l'écart.

BIRON

— Cache-cache général ! Nous jouons au vieux jeu des enfants ! — Comme un demi-dieu, je suis niché dans les nues — et je contemple de haut les secrets de ces misérables fous. — Encore un sac au moulin ! Ô ciel ! mon désir est exaucé ! — Du Maine aussi est métamorphosé ?... Quatre bécasses dans un plat !

DU MAINE

— Ô divine Cateau !

BIRON

Ô profane faquin !

1125

DU MAINE

— Par le ciel ! la merveille des yeux mortels !

BIRON

— Tu mens. Par la terre ! elle a un corps bien matériel !

DU MAINE

— Près de ses cheveux ambrés l'ambre même devient terne !

BIRON

— Un corbeau couleur d'ambre mérite d'être noté.

DU MAINE

— Droite comme un cèdre.

1130

BIRON

Il faut en rabattre. — Elle a l'épaule en mal d'enfant.

DU MAINE

Éclatante comme le jour !

BIRON

— Oui, comme certains jours où le soleil ne brille pas.

DU MAINE

— Oh ! si mon désir était exaucé !

LONGUEVILLE

Et le mien !

1135

LE ROI

— Et le mien aussi, mon Dieu !

BIRON

— Amen, pourvu que le mien le fût !... Voilà une bonne prière !

DU MAINE

— Je voudrais l'oublier ; mais elle est la fièvre — qui règne dans mon sang, et force m'est de penser à elle.

BIRON

— Si c'est une fièvre que tu as dans le sang, une simple saignée — te la fera jaillir dans une saucière. L'excellente lubie !

1140

DU MAINE

— Relisons encore une fois l'ode que j'ai écrite.

BIRON

— Voyons encore une fois comment l'amour varie ses formules.

DU MAINE

— Un jour

(hélas ! jour funeste !)

DU MAINE

L'Amour, dont le mois est un mai éternel, Découvrit
une fleur ravissante ; Se jouant dans l'air voluptueux :
Entre ses pétales veloutées la brise, Invisible, se frayait un
passage ; Si bien que l'amoureux, malade à mourir,
Se prit à envier cette haleine du ciel. Brise, dit-il, tu peux
t'épancher à plein souffle ; Brise, que ne puis-je triompher
comme toi ! Mais, hélas ! ma main a juré, Ô rose, De
ne jamais te cueillir à ton épine ! Serment, hélas ! bien dur
pour la jeunesse ; Qui aime tant à cueillir les senteurs !
Ne m'accuse pas d'un péché ; Si je me parjure pour
toi, Toi près de qui Jupiter jurerait ; Que Junon n'est
qu'une Éthiopienne, Toi pour qui, voulant se faire mortel,
Il nierait être Jupiter !

DU MAINE

— Je vais envoyer ceci, avec quelque chose de plus clair, — pour exprimer la douleur sincère de mon famélique amour ! — Oh ! plutôt au ciel que le roi, Biron et Longueville — fussent amoureux aussi ! Leur faute, servant d'exemple à ma faute, — effacerait de mon front le stigmate du parjure. — Nul, en effet, n'a tort quand tous radotent.

LONGUEVILLE

— Du Maine, ton amour n'est guère charitable — de souhaiter des compagnons de douleurs ; — tu peux pâlir à ton aise, mais moi je rougirais — d'avoir été entendu et surpris dans une pareille défaillance.

Roi

— Allons, monsieur, rougissez ! Vous êtes dans le même cas que lui ; — en le grondant vous vous rendez deux fois plus coupable. — Non, vous n'aimez pas Maria ! Longueville n'a jamais composé de sonnet à sa louange ! — Jamais il n'a croisé ses bras sur — sa poitrine, pour comprendre les élans amoureux de son cœur ! — Tout à l'heure, enfoui secrètement dans ce taillis, — je vous ai observés et j'ai rougi pour vous deux. 1170
— J'ai entendu vos rimes coupables, remarqué votre contenance ; — j'ai vu les soupirs s'exhaler de vous, et trop bien noté vos transports. — Hélas ! disait l'un ! Ô Jupiter, criait l'autre ! — L'un vantait des cheveux d'or, l'autre des yeux de cristal. 1175

Roi

À Longueville.

Roi

— Vous étiez prêt pour le paradis à violer votre foi et vos vœux !

Roi

À du Maine.

Roi

— Et Jupiter, pour votre bien-aimée, enfreindrait un serment ! Que dira Biron en apprenant — que vous avez faussé la foi, jurée avec tant de fer- 1180
veur ! — Comme il va vous railler ! Quelle dépense d'esprit il va faire !
— Comme il va triompher, sauter d'aise et rire ! — Pour tous les trésors que j'ai jamais vus, — je ne voudrais pas qu'il en sût autant sur mon cœur.

BIRON

— Montrons-nous maintenant pour flageller l'hypocrisie.

1185

BIRON

Il descend de l'arbre et s'adresse au roi.

BIRON

Montrant du Maine à Longueville.

BIRON

— Vous avez vu la paille dans son œil, et le roi l'a vue dans le vôtre ; — mais moi j'ai découvert la poutre dans l'œil de vous trois. — Oh ! à quoi ai-je assisté ! À quelle scène de folie, — de soupirs, de gémissements, de douleur, de désolation ! — Oh ! de quelle patience j'ai fait preuve, — pour voir si tranquillement un roi transformé en bourdon, — le grand Hercule pirouettant une ronde, — le profond Salomon entonnant une gigue, — Nestor jouant à la poussette avec les enfants, — et Timon le censeur s'amusant avec des joujoux ! — Où est ton mal, oh ! dis-moi, bon Du Maine ? — Où souffres-tu, gentil Longueville ? — Où souffre, mon roi ? Tous, dans la poitrine ! — Holà ! du grua !

1190

1195

Roi

Ta raillerie est trop amère. — Nous sommes-nous donc ainsi trahis sous tes yeux ?

BIRON

— Ah ! ce n'est pas vous qui êtes trahis, c'est moi, — moi qui suis honnête, moi qui croirais pécher, — si je rompais le vœu auquel je me suis engagé. — Je suis trahi, pour m'être associé — avec des lunatiques, avec des hommes d'une si singulière inconstance ! — Quand donc me verrez-

1200

vous écrire une rime ? — ou geindre pour une Jeanneton ? ou dépenser
une seule minute — à m'attifer ? Quand donc m'entendrez-vous — van-
ter une main, un pied, un visage, un regard, — un port, une prestance, 1205
un front, une gorge, une taille, — une jambe, un membre ?

Roi

Tout doux ! Pourquoi vous emporter si vite ? — Est-ce un honnête
homme ou un voleur qui prend ainsi le galop ?

BIRON

— Je me sauve de l'amour ; bel amoureux, laissez-moi passer ! 1210

JACQUINETTE

— Dieu bénisse le roi !

Roi

Quel présent apportes-tu là ?

TROGNE

— Une trahison certaine.

Roi

Qu'est-ce que fait la trahison ici ?

TROGNE

— Elle n'y fait rien, seigneur. 1215

Roi

Si elle ne fait rien de mal, — la trahison et vous deux, vous pouvez vous en aller en paix.

JACQUINETTE

— Je supplie Votre Grâce de faire lire cette lettre ; — notre curé la suspecte ; il a dit qu'il y avait trahison.

Roi

Biron, lis-nous-la.

1220

Roi

Biron prend la lettre.

Roi

À Jacquinette.

Roi

— De qui la tiens-tu ?

JACQUINETTE

De Trogne.

Roi

— Et toi, de qui la tiens-tu ?

1225

TROGNE

De don Adramadio ! don Adramadio !

TROGNE

Biron déchire la lettre.

ROI

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? Pourquoi déchires-tu cette lettre ?

BIRON

— Une niaiserie, mon suzerain, une niaiserie ! Votre Grâce n'a pas d'inquiétude à avoir.

1230

LONGUEVILLE

— Elle lui a causé une vive émotion. Lisons-la donc !

DU MAINE

— C'est l'écriture de Biron et voici son nom.

BIRON

— Ah ! mauvais nigaud bâtard, tu étais né pour faire ma honte.

BIRON

Au roi.

BIRON

— Je suis coupable, monseigneur ! coupable ! J'avoue, j'avoue.

1235

ROI

— Quoi ?

BIRON

Fou que je suis, je vous étais nécessaire, mes trois fous, pour faire la partie carrée. — Lui, lui, et vous, mon suzerain, et moi, — nous sommes des détrousseurs d’amour et nous méritons la mort. — Oh ! congédiez ces auditeurs, et je vous en dirai davantage.

1240

DU MAINE

À présent nous sommes en nombre pair...

BIRON

C’est juste, nous sommes quatre. — Ces tourtereaux s’en iront-ils ?

ROI

Allons, vous autres, partez !

TROGNE

— Filons, honnêtes gens, et laissons là les traîtres.

TROGNE

Il sort avec Jacquinette.

1245

BIRON

— Chers seigneurs, chers amants, oh ! embrassons-nous ! — Nous sommes ce que peuvent être la chair et le sang. — Il faut que la mer ait son flux et son reflux, que le ciel montre sa face. — Le sang jeune ne peut pas obéir aux prescriptions de l’âge ! — nous ne pouvons pas contrarier la cause pour laquelle nous sommes nés. — Aussi a-t-il fallu à toute force que nous fussions parjures.

1250

Roi

— Eh quoi ! la lettre que tu viens de déchirer montrait Biron amoureux !

BIRON

— Vous me le demandez ! Qui donc peut voir la divine Rosaline — sans être, comme l'Indien rude et sauvage devant le premier rayon de l'Orient splendide, — obligé de courber sa tête vassale, et, brusquement ébloui, — de baiser la vile poussière avec sa poitrine humiliée ? — Quel est l'œil d'aigle assez péremptoire — pour oser contempler le ciel de son front, — sans être aveuglé par sa majesté ? 1255

Roi

— Quelle extase, quelle furie t'inspire ? — Ma bien-aimée, maîtresse de la tienne, est une gracieuse lune ; — et ta Rosaline n'est près d'elle qu'un astre satellite, à peine visible. 1260

Roi

— Par le ciel, ta bien-aimée est noire comme l'ébène.

BIRON

— Est-ce que l'ébène lui ressemble ? Ô bois divin ! — Une épouse de ce bois-là, ce serait la félicité. — Oh ! qui peut ici déférer un serment ? Où est le livre saint — que je jure que la beauté n'est pas la beauté, si elle n'est pas modelée sur elle ? — Il n'est pas de beau visage qui ne soit noir autant que le sien ! 1265

BIRON

.

Roi

— Ô paradoxe ! Le noir est le chevron de l'enfer, — la couleur des donjons et la moue de la nuit, — Le cimier de la beauté, c'est la clarté du ciel.

1270

Du Maine

— C'est pour être comme elle que les ramoneurs sont noirs !

Longueville

— Et c'est depuis sa venue que les charbonniers sont réputés beaux !

Roi

— Et que les Éthiopiens se targuent de leur teint ravissant !

Du Maine

— Les ténèbres n'ont plus besoin de chandelles, car ténèbres et lumière, c'est tout un !

1275

Biron

— Vos maîtresses n'oseraient jamais aller à la pluie, — de peur que leurs couleurs ne partissent au lavage.

Roi

— La vôtre ferait bien d'y aller ; car, à vous parler franchement, mon cher, — je trouverai maint visage, pas lavé, plus clair que le sien.

1280

Biron

— Je prouverai qu'elle est la clarté même, dussé-je parler jusqu'au jour du jugement !

Roi

— Ce jour-là, pas un diable ne te fera peur autant qu'elle.

Du Maine

— Je n'ai jamais vu un homme faire tant de cas d'une mauvaise drogue.

Longueville

— Tiens ! voici ta belle ; regarde mon pied, tu vois son visage.

1285

Biron

— Oh ! quand les rues seraient pavées de tes yeux, — ses pieds seraient encore trop délicats pour une chaussée pareille.

Du Maine

— Oh fi ! pour peu qu'elle fit un pas sur un tel pavé, — elle se ferait voir à toute la rue comme si elle marchait sur la tête

Roi

— Mais à quoi bon cette discussion ? Ne sommes-nous pas tous amoureux ?

1290

Biron

— Oh ! certainement, et par conséquent tous parjures.

Roi

— Laissons donc là ce verbiage ; et toi, bon Biron, prouve-nous — que notre amour est légitime et que notre foi n'est pas violée.

DU MAINE

— C’est cela, morbleu... Vite un palliatif pour notre faute.

1295

LONGUEVILLE

— Oh ! un argument pour autoriser notre conduite ! — un sophisme, une argutie à attraper le diable !

DU MAINE

— Quelque baume pour le parjure !

ROI

— Par saint Cupido ! Soldats, en avant !

BIRON

— Déployez vos étendards, messeigneurs, et sus à nos adversaires ! — Terrassez-les à la mêlée et songez — à vous multiplier dans le conflit.

1300

LONGUEVILLE

— Passons aux actes ! assez glosé ! — Sommes-nous résolus à faire la cour à ces filles de France !

ROI

— Oui, et à faire leur conquête. Imaginons donc — quelque divertissement pour les fêter dans leurs tentes.

1305

BIRON

— Reconduisons-les d’abord du parc jusque chez elles, — et qu’en route chacun de nous s’empare du bras — de sa belle maîtresse. Dans l’après-midi — nous les égayerons par quelque passe-temps original — tel qu’un

bref délai nous permettra de l'improviser. — Car les galas, les danses, les mascarades et les heures joyeuses — doivent précéder l'amour en jonchant sa route de fleurs. 1310

ROI

— Partons ! partons ! ne perdons pas un moment — du temps qui peut être mis par nous à profit.

BIRON

— Allons ! allons ! La semence d'ivraie ne produit pas le blé : — et la justice oscille toujours en équilibre. — Les filles légères peuvent être les fléaux réservés aux hommes parjures ; — s'il en est ainsi, nous aurons la monnaie de notre billon. 1315

BIRON

Ils sortent.

BIRON

‌

SCÈNE VII

(Une autre partie du parc.)

HOLOPHERNE

Satisquod sufficit. 1320

NATHANIEL

Je loue Dieu pour vous, monsieur ; vos propos à dîner ont été piquants et sentencieux, plaisants sans gravelure, spirituels sans affectation, audacieux sans impudence, savants sans prétention, et originaux sans hérésie. J'ai causé un jour, quondam , avec un compagnon du roi qui est intitulé, nommé ou appelé don Adriano de Armado.

1325

HOLOPHERNE

Novi hominem tanquam te. C'est un homme qui a l'humeur fière, la parole tranchante, la langue affilée, l'œil ambitieux, la démarche importante, et dont la tenue générale est frivole, ridicule et thrasonique. Il est trop attifé, trop précieux, trop affecté, trop singulier en quelque sorte, et, pour ainsi parler, trop pérégrin.

1330

NATHANIEL

Épithète tout à fait originale et choisie !

NATHANIEL

Laus Deo, bone intelligo.

HOLOPHERNE

Bone ? c'est bene qu'il faut dire. Vous écorchez un peu la grammaire. N'importe.

NATHANIEL

Vides-ne quis venit ?

1335

HOLOPHERNE

Video et gaudeo.

ARMADO

Maoufle !

HOLOPHERNE

Quare maoufle, au lieu de maroufle !

ARMADO

Gens de paix, charmé de vous rencontrer !

HOLOPHERNE

Salut, très-militaire seigneur !

1340

PHALÈNE

Ils ont été à un grand banquet de langues, et ils en ont volé les miettes.

TROGNE

Oh ! ils vivent de tous les mots jetés au panier. Je m'étonne que ton maître, te prenant pour un mot, ne t'ait pas encore mangé, car il s'en faut de toute la tête que tu sois aussi long que honorificabilitudinitatibus . Tu'es plus facile à avaler qu'une rôtie.

1345

PHALÈNE

Silence ! Le feu commence.

ARMADO

Monsieur, est-ce que vous n'êtes pas lettré !

PHALÈNE

Si ! si ! il enseigne aux enfants l'alphabet.

PHALÈNE

À Holopherne.

PHALÈNE

Qu'est-ce que fait un B lié à un E, avec l'addition d'un circonflexe ?

1350

HOLOPHERNE

Enfin, il fait Bê !

PHALÈNE

Bê ! Bê ! Bê ! Il fait de vous-même un bélier avec addition de cornes.

PHALÈNE

À Armado.

PHALÈNE

Vous voyez sa science.

PHALÈNE

Par l'eau salée de la Méditerranée, voilà qui est bien touché ! une vive botte d'esprit ! Une, deux et droit au cœur ! Cela réjouit mon intellect : véritable trait d'esprit !

1355

PHALÈNE

Décoché par un enfant à un vieillard qui a l'esprit caduc.

HOLOPHERNE

Tu raisonnes comme un bambin : va fouetter ton sabot.

PHALÈNE

Prêtez-moi votre corne pour en faire un, et je fouetterai votre ignominie
circum circa . Quel sabot on ferait d'une corne de cocu ! 1360

TROGNE

Je n'aurais qu'un sou au monde que je le donnerais pour t'acheter du
pain d'épice.

TROGNE

Lui donnant une menue pièce.

HOLOPHERNE

Ah ! je sens là du faux latin : comme un gant au lieu de cum ungue . 1365

ARMADO

Homme ès-arts, præambula ... Séparons-nous des barbares... N'est-ce
pas vous qui élevez la jeunesse à l'école gratuite qui est au haut de la
montagne ?

HOLOPHERNE

Vous voulez dire mons , la colline.

ARMADO

Comme il vous plaira, va pour mons au lieu de montagne. 1370

HOLOPHERNE

C'est moi, sans contredit.

ARMADO

Monsieur, c'est le très-gracieux plaisir et caprice du roi de congratuler la princesse à son pavillon, dans le postérieur du jour que la vile multitude appelle après-midi.

HOLOPHERNE

Le postérieur du jour, très-généreux seigneur, est une expression fort bienséante, congrue et adéquate à l'après-midi. Le mot est bien trié, bien choisi, harmonieux et juste, je vous assure, monsieur, je vous assure.

1375

HOLOPHERNE

Seigneur, vous ferez représenter devant la princesse les Neuf Preux ... Messire Nathaniel, il s'agit d'une fête, d'un spectacle qui, par l'ordre du roi et sur la demande de ce galant, illustre et savant gentilhomme, doit être, avec notre assistance, offert à la princesse dans le postérieur de ce jour. Je dis qu'on ne peut représenter rien de mieux que les Neuf Preux .

1380

NATHANIEL

Mais où trouver des hommes assez preux pour les représenter dignement ?

1385

HOLOPHERNE

Vous ferez Josué ; vous, ou ce galant gentilhomme, Judas Machabée.

HOLOPHERNE

Montrant Trogne.

HOLOPHERNE

Ce rustre, en raison de la grandeur de ses membres ou jointures, jouera le grand Pompée, et le page, Hercule.

ARMADO

Pardon, monsieur, vous faites erreur ; le page n'a pas assez de volume pour représenter seulement le pouce du héros ; il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue. 1390

HOLOPHERNE

Obtiendrai-je audience ? Il jouera Hercule dans sa minorité ; son entrée et sa sortie consisteront à étrangler le serpent, et je composerai une apologie pour cela. 1395

PHALÈNE

Excellente idée ! En sorte que, si quelqu'un de l'auditoire me siffle, vous pourrez crier : « Bravo, Hercule ! c'est pour le coup que tu écrases le serpent. » Voilà le moyen de tirer avantage d'un affront, et c'est un don que peu de gens possèdent.

ARMADO

Et pour le reste des Preux ! 1400

HOLOPHERNE

J'en jouerai trois à moi tout seul.

PHALÈNE

Trois fois preux gentilhomme !

ARMADO

Vous dirai-je une chose ?

HOLOPHERNE

Nous écoutons.

ARMADO

Si ça ne va pas, nous jouerons une pantomime. Suivez-moi, je vous conjure.

1405

HOLOPHERNE

Eh bien, bonhomme Balourd, tu n'as pas dit un mot depuis le temps.

BALOURD

Et je n'en ai pas compris un seul, monsieur.

HOLOPHERNE

Allons ! nous t'emploierons.

BALOURD

Je ferai un homme à la danse ou bien je jouerai du tambourin aux Preux
pour qu'ils dansent une ronde.

1410

HOLOPHERNE

Ô vrai Balourd ! Honnête Balourd ! vite à notre représentation ! Allons !

HOLOPHERNE

Ils sortent.

HOLOPHERNE

‌

SCÈNE VIII

(Devant la tente de la princesse.)

PRINCESSE

— Chères amies, nous serons riches avant de partir, — pour peu que les cadeaux continuent à pleuvoir : — madame est crénelée de diamants ! —¹⁴¹⁵
Voici ce que j'ai reçu du roi amoureux.

PRINCESSE

Elle montre une parure de pierreries.

ROSALINE

— Madame, est-ce que rien ne vous a été envoyé avec ça ?

PRINCESSE

— Rien ? Si fait, tout l'amour rimé — dont peut-être bourrée une feuille¹⁴²⁰
de papier, — écrite des deux côtés, sur la marge, partout, — et cachetée à
l'effigie de Cupido.

ROSALINE

— L’amour est tout à fait d’âge à prendre le titre de cire. — Voilà cinq mille ans qu’on le traite d’enfant.

CATHERINE

— Oui, et de méchant petit pendar.

1425

ROSALINE

— Lui et vous, vous ne serez jamais bons amis : il a tué votre sœur.

CATHERINE

— Il l’a rendue mélancolique, triste et morose, — et elle en est morte. Si elle avait été aussi légère que vous, — d’une humeur aussi gaie, aussi al-lègre, aussi remuante, — elle aurait pu être grand’mère, avant de mourir, — comme vous le serez, vous ; car un cœur léger vit longtemps.

1430

ROSALINE

— Quelle sombre signification, petite souris, a dans votre bouche ce mot léger ?

CATHERINE

— Caractère léger dans une beauté sombre ! C’est clair.

ROSALINE

— Nous aurions besoin de plus de clarté pour vous deviner.

CATHERINE

— Si je mouche la chandelle, vous prendrez la mouche. — Je laisserai donc ma pensée dans l’ombre.

1435

ROSALINE

— Vous voyez ! vous faites toujours dans l'ombre ce que vous faites.

CATHERINE

— Ce n'est pas comme vous. Vous agissez, en fille légère, publiquement.

ROSALINE

— En effet, étant-moins pesante que vous, je dois vous sembler légère.

CATHERINE

— Oh ! vous ne m'avez pas pesée ! vous ne pouvez donc m'estimer.

1440

ROSALINE

— Par une bonne raison : c'est que vous êtes inestimable !

PRINCESSE

— Bien lancé ! vous maniez bien la raquette de l'esprit. — Mais dites-moi, Rosaline, vous avez aussi un cadeau : — qui vous l'a envoyé ? Et qu'est-ce donc ?

ROSALINE

Vous allez le savoir. — Si j'étais aussi brillante que vous, — j'aurais reçu
des dons égaux aux vôtres : regardez ceci.

1445

ROSALINE

Elle montre un bijou.

ROSALINE

— J’ai aussi des vers dont je remercie Biron. — Le nombre en est juste ;
et si l’évaluation l’était également, — je serais la plus belle divinité de la
terre : — à moi seule je vaudrais vingt mille belles. — Oh ! on y fait de moi
un portrait ! 1450

PRINCESSE

Est-il exact !

ROSALINE

— Oui, dans les lettres de mon nom ; non, dans la description de ma
personne.

PRINCESSE

— Vous êtes donc belle comme de l’encre. La conclusion est juste. 1455

CATHERINE

— Blanche comme un grand R dans un manuscrit.

ROSALINE

— Gare à la peinture ! Je ne veux pas mourir votre débitrice, — ma
rouge majuscule, ma chère lettre d’or ! — Oh ! quel malheur que votre
visage soit si plein d’O !

ROSALINE

.

1460

CATHERINE

— Diantre de la plaisanterie ! Que la vérole grêle toutes les moqueuses !

PRINCESSE

— Et vous, que vous a envoyé le beau Du Maine ?...

CATHERINE

— Madame, ce gant.

PRINCESSE

Est-ce qu'il ne vous a pas envoyé la paire ?

CATHERINE

— Si fait, madame, et, en outre, — quelque mille vers d'amant fidèle, —
immense fiction de l'hypocrisie, — méchante compilation d'une inno-
cence affectée. 1465

MARIA

— Ceci m'a été envoyé par Longueville avec ces perles : — la lettre est
trop longue d'un demi-mille.

PRINCESSE

— C'est mon avis. Ne souhaiterais-tu pas de tout cœur que le collier fût
plus long et la lettre plus courte ? 1470

MARIA

— Oui, dussé-je pour cette prière avoir toujours les mains jointes ?

PRINCESSE

— Quelles filles sages nous sommes de nous moquer ainsi de nos amou-
reux f

PRINCESSE

— Nul n'est aussi bien pris, quand il est pris, — que le sage devenu fou :
sa folie, éclore en pleine sagesse, — a toute l'autorité de la sagesse et
toutes les ressources de l'éducation ; elle a pour donner grâce à ses
aberrations la grâce même de l'esprit. 1475

ROSALINE

— La sensuelle jeunesse est moins ardente en ses excès — que la gravité
en révolte d'amour. 1480

MARIA

— La folie chez le fou n'est pas aussi saillante — que chez le sage qui
s'affole ; — car alors elle applique toutes les facultés d'une intelligence
— à rehausser par l'esprit l'éclat de la bêtise.

PRINCESSE

— Voici venir Boyet, la gaieté sur la face.

BOYET

— Ah ! je suis poignardé de rires. Où est Son Altesse ? 1485

PRINCESSE

— Ta nouvelle, Boyet ?

BOYET

Préparez-vous, madame, préparez-vous.

BOYET

À ses femmes.

PRINCESSE

— Saint Denis contre saint Cupido ! qui sont ceux qui chargent leur éloquence contre nous ? Parle, éclairneur, parle.

1490

BOYET

— Sous le frais ombrage d'un sycomore — je m'apprêtais à fermer les yeux une demi-heure, — quand, brusquement, mon repos projeté fut interrompu, — et je vis se diriger vers cet ombrage — le roi et ses compagnons. Prudemment — je me glissai dans un fourré voisin — d'où j'entendis ce que vous allez entendre, — à savoir que tout à l'heure ils arriveront ici déguisés. — Leur héraut est un joli fripon de page — qui sait par cœur son message : — action et accent, ils lui ont tout appris. — Voilà comment tu parleras et comment tu te tiendras . — Sur quoi, ils ont exprimé la crainte — que votre présence majestueuse ne le déconcertât. — Tu vas voir un ange , a dit le roi ; — n'importe ! n'aie pas peur et parle hardiment. — Un ange n'est pas méchant , a répliqué le page ; j'aurais eu peur d'elle, si elle avait été un diable . — Là-dessus, tous de rire, et de lui frapper sur l'épaule, — enhardissant de leurs éloges le hardi farceur. — L'un se frottait le coude, comme ceci, et se tordait, et jurait — que jamais meilleur mot n'avait été dit ; — l'autre, faisant claquer un doigt contre son pouce, — criait : Nous ferons la chose, adviene que pourra . — Le troisième cabriolait et criait : Tout va bien . Le quatrième fit une pirouette sur son orteil et tomba. — Sur ce, tous se sont affaissés à terre, — avec un rire si acharné, si profond qu'au milieu de leur humeur joyeuse ont apparu, — pour réprimer leur folie, les larmes solennelles de la douleur !

1495

1500

1505

1510

PRINCESSE

— Comment ? comment ? Est-ce qu'ils viennent nous rendre visite ?

BOYET

— Oui, ils viennent, ils sont costumés — en Moscovites ou en Russes : à ce que je conjecture, — ils viennent pour parlementer, coqueter et danser ; — et chacun lancera sa déclaration d’amour — à la maîtresse de son choix, reconnaissable pour lui — au cadeau qu’il lui a envoyé. ¹⁵¹⁵

PRINCESSE

— Est-ce ainsi ? Eh bien, ces galants vont être bien intrigués. — Mes dames, nous allons toutes nous masquer, — et pas un d’entre eux n’obtiendra la grâce, — en dépit de ses prières, de voir le visage d’une dame... — Tiens, Rosaline, tu porteras ce bijou, — et alors le roi te courtisera comme sa mie... — Allons, prends-le, ma chère, et donne-moi le tien : — comme cela, Biron me prendra pour Rosaline. ¹⁵²⁰

PRINCESSE

À Catherine et à Maria.

PRINCESSE

— Faites comme nous l’échange de vos présents ; en sorte que vos amoureux, — déçus par ces substitutions, soupirent à faux. ¹⁵²⁵

ROSALINE

— Allons ; mettons bien leurs présents en évidence.

CATHERINE

— Mais, dans cet échange, quel est votre projet ?

PRINCESSE

— Mon projet est de traverser le leur ; — ils n'agissent que par pur persifflage, — et ma seule intention est de rendre persifflage pour persifflage. — Ils révéleront leurs plus intimes secrets — à leurs fausses bien-aimées ; et nous nous moquerons d'eux, — à la première entrevue où nous pourrons les aborder et leur parler à visage découvert. 1530

ROSALINE

— Mais danserons-nous, s'ils nous y invitent ?

PRINCESSE

— Non. Plutôt mourir que de remuer un pied ! — Nous ne rendrons même pas grâce à leur discours le mieux calligraphié, — et, tandis qu'ils nous parleront, nous leur tournerons toutes le dos. 1535

BOYET

— Ah ! ce dédain percera le cœur des orateurs, — et du coup leur mémoire divorcera avec leur rôle.

PRINCESSE

— C'est justement ce que je veux : je suis bien sûre — qu'une fois déroulé, chacun d'eux en oubliera son reste. — Quelle fête d'écraser les rieurs sous les rires — et de nous approprier leur joie en gardant la nôtre ! — ainsi nous triompherons, en bafouant nos prétendus railleurs, — et eux, bien bafoués, ils se sauveront avec leur confusion. 1540

PRINCESSE

On entend le son des trompettes.

BOYET

— La trompette sonne ; masquez-vous ! Voici les masques.

1545

PHALÈNE

﻿ Salut aux plus splendides beautés de la terre !

BIRON

Splendides comme peuvent l'être des masques, de taffetas.

PHALÈNE

﻿ Groupe sacré des plus jolies dames ﻿ Qui aient jamais tourné... le dos à des mortels !

PHALÈNE

Toutes lui tournent le dos.

1550

BIRON

Les yeux, coquin ! les yeux !

PHALÈNE

﻿ Qui aient jamais tourné les yeux vers des mortels ! ﻿
Ah ! ce...

BOYET

C'est lui, ma foi, qui en a assez !

PHALÈNE

﻿ Ah ! célestes esprits, accordez-nous la faveur ﻿ De ne pas regarder. 1555

BIRON

De regarder, chenapan !

PHALÈNE

﻿ De regarder avec vos yeux profonds comme les mers...
﻿ Avec vos yeux profonds comme les mers...

BOYET

— Elles ne répondront pas à cette épithète ; — vous feriez mieux de dire : Avec vos yeux profonds comme les filles. 1560

PHALÈNE

— Elles ne m'écoutent pas et cela me déroute.

BIRON

— Voilà donc ton infailibilité ! Décampe, chenapan.

BIRON

Phalène se retire.

ROSALINE

— Que veulent ces étrangers ? Sachez leurs intentions, Boyet. — S'ils parlent notre langue, notre volonté est — que quelqu'un nous expose simplement leurs projets. — Sachez ce qu'ils veulent. 1565

BOYET

— Que voulez-vous de la princesse ?

BIRON

— Rien que la paix et une cordiale entrevue.

ROSALINE

— Voyons, que veulent-ils ?

1570

BOYET

Rien que la paix et une cordiale entrevue.

ROSALINE

— Eh bien, ils ont ce qu'ils veulent : ainsi dites-leur de s'en aller.

BOYET

— Elle dit que vous avez ce que vous voulez et que vous pouvez vous en aller.

ROI

— Dites-lui que nous avons mesuré bien des milles — pour danser une mesure avec elle sur cette pelouse.

1575

BOYET

— Ils disent qu'ils ont mesuré bien des milles — pour danser une mesure avec vous sur cette pelouse.

ROSALINE

— Cela ne se fait pas ainsi. Demandez-leur combien de pouces — il y a dans un mille ; s'ils en ont mesuré beaucoup, — il leur sera aisé de nous dire la mesure d'un seul. 1580

BOYET

— Si pour venir ici vous avez mesuré des milles, — et bien des milles, la princesse vous prie de lui dire — combien il faut de pouces pour faire un mille.

BIRON

— Dites-lui que nous les avons mesurés par des pas douloureux. 1585

BOYET

— Elle vous entend.

ROSALINE

Combien de pas douloureux — avez-vous comptés dans le parcours d'un seul — de tous ces milles douloureux que vous avez franchis ?

ROSALINE

— Mon visage n'est qu'une lune, et dans les nuages encore !

ROI

— Heureux les nuages qui le couvrent ainsi ! — Daignez, brillante lune, et vous aussi, étoiles, ses satellites, — en écartant ces nuages, luire sur nos yeux humides. 1590

ROSALINE

— Ô vain pétitionnaire ! implore mieux que cela : — tu ne demandes qu'un reflet de lune sur l'eau.

ROI

— Eh bien ! pour changer, accordez-nous une mesure de danse. — Vous m'avez dit de demander ; cette demande n'a rien d'étrange. 1595

ROSALINE

— Allons, musiciens, jouez.

ROSALINE

La musique joue.

ROSALINE

Mais faites vite... — Pas encore ! Décidément, pas de danse ! Vous le voyez, je change comme la lune. 1600

ROI

— Vous ne voulez pas danser ! D'où vous vient cette boutade ?

ROSALINE

Vous aviez pris la lune dans son plein ; mais à présent il y a changement de lune.

ROI

— Elle n'en est pas moins la lune, et moi l'homme de la lune. — La musique joue ; par grâce, suivons-en le mouvement. 1605

ROSALINE

— Nos oreilles le suivent.

ROI

Ce serait à vos jambes de le faire.

ROSALINE

— Puisque vous êtes étrangers et que vous venez ici par hasard, — nous ne ferons pas les renchéries... Donnez-nous la main... Mais nous ne voulons pas de danse.

1610

ROI

— Pourquoi alors nous donner la main ?

ROSALINE

Simplement pour nous quitter bons amis. — Une révérence, beaux galants, pour finir la mesure !

ROSALINE

Elle salue.

ROI

— Mesurez-nous plus largement la mesure ; ne soyez point chiche.

1615

ROSALINE

— Nous ne pouvons accorder davantage pour le prix.

Roi

— Évaluez-vous vous-mêmes. À quel prix se vend votre compagnie ?

ROSALINE

— Uniquement au prix de votre absence.

Roi

Vous demandez l'impossible.

ROSALINE

— C'est que nous ne sommes pas à vendre. Ainsi adieu, — deux fois à votre masque, à vous une demi-fois !

1620

Roi

— Si vous refusez de danser, continuons du moins cette causerie.

ROSALINE

— En particulier alors.

Roi

Je n'en suis que plus charmé.

Roi

Ils s'éloignent en causant.

1625

BIRON

— Maîtresse aux blanches mains, rien qu'une douceur avec vous.

PRINCESSE

— Miel, lait et sucre ; en voilà trois

BIRON

— Eh bien, doublons la triade, puisque vous devenez si friande : — hydromel, hypocras et malvoisie... Joli coup de dés ! — Voilà une demi-douzaine de douceurs.

1630

PRINCESSE

Septième douceur : adieu ! — Puisque vous savez si bien piper, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON

— Un mot en secret !

PRINCESSE

Pourvu que ce ne soit pas une douceur.

BIRON

— Tu m'agites la bile.

1635

PRINCESSE

La bile ! voilà qui est amer.

BIRON

Et par conséquent à propos.

BIRON

Ils s'éloignent en causant.

DU MAINE

— Daignerez-vous échanger un mot avec moi ?

MARIA

— Énoncez-le.

1640

DU MAINE

Belle dame...

MARIA

Est-ce là ce que vous dites ?... Beau seigneur ! — Prenez cela pour votre belle dame.

DU MAINE

Par grâce, — encore un mot en particulier, et je vous dis adieu.

DU MAINE

Ils s'éloignent en causant.

1645

CATHERINE

— Quoi ! Est-ce que vous n'avez pas de langue, beau masque ?

LONGUEVILLE

— Je sais la raison, madame, pourquoi vous me demandez cela.

CATHERINE

— Oh ! voyons votre raison ! vite, monsieur ! Je brûle.

LONGUEVILLE

— Vous avez une langue double sous votre loup — vous voudriez en céder la moitié à ce beau masque muet.

1650

CATHERINE

— À merveille ! agréez mon bravo.

LONGUEVILLE

— J'agréé votre bras, mais non votre veau.

CATHERINE

— Prenez le veau aussi et sevez-le : il deviendra taureau.

LONGUEVILLE

— Votre piquante raillerie vous transperce vous-même. — Vous voulez donc, chaste dame, me faire porter des cornes ?

1655

CATHERINE

— Vous mourrez veau, avant qu'elles poussent par ma faute.

LONGUEVILLE

— Accordez-moi un mot en particulier, avant que je meure.

CATHERINE

— Mugissez doucement alors ! le boucher vous entend.

CATHERINE

Ils s'éloignent en causant.

BOYET

— La langue des filles moqueuses est aussi effilée — que le tranchant in-¹⁶⁶⁰visible du rasoir, — qui divise un cheveu insaisissable au regard ; — elle échappe au sens du sens commun, si déliée — est leur causerie ; leurs saillies ont des ailes — plus promptes que la flèche, la balle, le vent, la pensée, la chose la plus rapide.

ROSALINE

— Pas un mot de plus, mes filles, brisons là, brisons là.¹⁶⁶⁵

ROSALINE

Toutes les dames se séparent de leurs cavaliers.

BIRON

— Par le ciel, on nous chasse tous avec le plus sec dédain.

ROI

— Adieu, folles donzelles ; vous avez l'esprit mesquin.

ROI

Sortent le Roi, les seigneurs, Phalène, les musiciens et tous les gens de la suite.¹⁶⁷⁰

PRINCESSE

— Vingt fois adieu, mes Moscovites transis. — Voilà donc cette pléiade d'esprits si admirés !

BOYET

— Ce sont des flambeaux qu'a éteints votre douce haleine.

ROSALINE

— Ils ont l'esprit chargé d'embonpoint, grossier, grossier, replet, replet.

ROSALINE

— Oh ! ils étaient tous dans un lamentable état. — Le roi dévorait ses larmes en implorant un mot tendre.

1675

PRINCESSE

— Biron, à bout de prières, se confondait en serments.

MARIA

— Du Maine et son épée se mettaient à mon service : — Non, pointe, ai-je répondu. Et mon serviteur est resté coi.

CATHERINE

— Messire de Longueville m'a dit que je lui pesais sur le cœur, — et savez-vous comment il m'a appelée ?

1680

PRINCESSE

Nausée, peut-être.

CATHERINE

Justement.

PRINCESSE

Éloigne-toi vite, maladie que tu es !

ROSALINE

— Allons, on trouverait de meilleurs esprits sous de simples bonnets de laine... — Sachez-le, le roi est mon amoureux juré. 1685

PRINCESSE

— Et le pétulant Biron m'a engagé sa foi.

CATHERINE

— Et Longueville était né pour me servir.

MARIA

— Du Maine m'est attaché comme l'écorce à l'arbre.

PRINCESSE

Ils vont revenir ?

1690

BOYET

Ils reviendront, ils reviendront, Dieu le sait, — et en bondissant de joie, tout estropiés qu'ils sont par vos coups. — Ainsi, que chacun reprenne son cadeau ; et quand ils reparaitront, — épanouissez-vous comme de suaves roses au souffle de l'été.

PRINCESSE

— Nous épanouir ! Nous épanouir ! et comment ? Parle de façon intelligente. 1695

BOYET

— De belles dames masquées sont de belles roses en bouton ; — démasquées, elles montrent leurs suaves couleurs diaprées ; — alors ce sont des anges dépouillés de leur nuage ou des roses épanouies.

PRINCESSE

— Arrière, logogryphe ! Qu'est-ce que nous ferons, — s'ils reviennent coquetter sous leur forme naturelle ? 1700

ROSALINE

— Bonne madame, prenez mon avis : — raillons-les face à face comme nous les raillions déguisés ; — plaignons-nous à eux des fous qui sont venus ici, — déguisés en Moscovites, dans le plus difforme accoutrement ; — demandons-leur ce qu'ils pouvaient être et dans quel but — ils nous ont offert, dans nos tentes, — leur parade si plate, leur prologue si mal tourné, — et le spectacle de leurs grossiers procédés. 1705

BOYET

— Retirez-vous, mesdames, nos galants approchent.

PRINCESSE

— Courons à nos tentes, comme des biches à travers la plaine.

PRINCESSE

Sortent la princesse, Rosaline, Catherine et Maria. 1710

ROI

— Beau sire, Dieu vous garde ! Ou est la princesse ?

BOYET

— Rentrée dans sa tente ! Votre Majesté voudrait-elle — me charger de quelque message pour elle ?

Roi

— Qu'elle daigne m'accorder une audience d'un mot.

BOYET

— Je défère à votre désir comme elle-même, j'en suis sûr, y déférera, monseigneur.

1715

BOYET

Il sort.

Roi

— Ah ! peste soit de ce doux langage — qui a décontenancé le page d'Armado !

BIRON

— Tenez ! voici qu'on vient !

1720

BIRON

Considérant Boyet.

BIRON

Attitude, qu'étais-tu — avant que cet homme te fît valoir ? et qu'es-tu maintenant ?

Roi

— Le bonjour à vous, madame ! Plût au ciel qu'il fût pour tous le plus beau !

1725

Princesse

— Pour que ce jour fût le plus beau, il faudrait tout d'abord qu'il ne plût pas au ciel.

Roi

— Interprétez mieux mes paroles, s'il est possible.

Princesse

— Énoncez mieux vos souhaits, je vous y autorise.

Roi

— Nous sommes venus vous visiter, dans l'intention — de vous mener à
notre cour : daignez donc nous accompagner. 1730

Princesse

— Ces champs nous garderont ; gardez de même votre parole... — Ni Dieu, ni moi, nous n'aimons les hommes parjures.

Roi

— Ne me reprochez pas ce que vous-même avez provoqué. — C'est la vertu de vos yeux qui a dû rompre mon vœu.

1735

Princesse

— Vous invoquez à tort la vertu : c'est de vice que vous devriez parler ;
— car l'office, de la vertu n'est jamais de rompre les vœux des hommes.

— Ah ! par mon virginal honneur, aussi pur encore, — que le lis immaculé, je le jure, — dussé-je endurer un monde de tourments, — je ne consentirai pas à accepter l’hospitalité dans votre maison ; — tant je répugne à causer la rupture — d’un vœu prononcé de bonne foi à la face du ciel. ¹⁷⁴⁰

Roi

— Oh ! vous avez vécu ici dans un désert, — inaperçue, délaissée, à notre grande honte.

PRINCESSE

— Non pas, monseigneur ! Cela n’est pas, je vous jure : — nous avons eu plus d’un passe-temps et d’une récréation fort réjouissante ; — une bande de Russes vient justement de nous quitter. ¹⁷⁴⁵

Roi

— Comment, madame , des Russes !

PRINCESSE

Oui, vraiment, monseigneur : — de gracieux galants, pleins de courtoisie et de majesté. ¹⁷⁵⁰

BIRON

— Cette plaisanterie me paraît sèche... Charmante, gentille beauté, — c’est votre esprit même qui change les sages en fous. Quand nous fixons — les meilleurs yeux du monde sur l’œil enflammé du ciel, — nous perdons la lumière par l’excès de lumière. De même, votre capacité — est d’une telle nature qu’auprès de votre trésor idéal — les sages semblent fous et les riches semblent pauvres. ¹⁷⁵⁵

ROSALINE

— C'est la preuve que vous êtes riche et sage ; car à mes yeux...

BIRON

— Je suis un bien pauvre fou.

ROSALINE

— N'était que vous reprenez ce qui vous appartient, — vous auriez tort de m'arracher ainsi les mots de la bouche.

1760

BIRON

— Oh ! je suis à vous, avec tout ce que je possède.

ROSALINE

— J'ai donc à moi le fou tout entier ?

BIRON

Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE

— Quel était le masque que vous portiez ?

BIRON

— Où ? quand ? quel masque ? Pourquoi demandez-vous cela ?

1765

ROI

— Nous sommes reconnus : elles vont rudement se moquer de nous.

DU MAINE

— Confessons tout et tournons la chose en plaisanterie.

PRINCESSE

— Vous semblez consterné, monseigneur ! Pourquoi Votre Altesse a-t-elle cet air confus ?

ROSALINE

— Au secours ! tenez lui le front ! il va s'évanouir ! Pourquoi pâlissez-vous ainsi ? — Le mal de mer, je pense !... quand on vient de Moscovie ! ¹⁷⁷⁰

ROSALINE

— Sans phrase, je vous en prie.

BIRON

J'ai encore un accès — de mon ancien délire... Excusez-moi, je suis malade ; je m'en déferai par degrés... Patience, voyons !...

BIRON

Montrant le Roi, Du Maine et Longueville.

¹⁷⁷⁵

BIRON

— Mettez sur eux trois cet écriteau : Le Seigneur ait pitié de nous !

BIRON

— Ils sont infectés, jusqu'au fond du cœur ; — ils ont la peste et ils l'ont gagnée de vos yeux. — Ces seigneurs sont atteints du fléau ; et vous n'en êtes pas plus libres qu'eux, mesdames, — car je vois sur chacune de vous le signe du Seigneur.

¹⁷⁸⁰

PRINCESSE

— Ceux qui nous ont envoyé ces signes, en étaient bien libres !

BIRON

— Nous nous désistons ; ne cherchez pas à nous ruiner.

ROSALINE

— Nullement. Comment est-il possible — que vous vous désistiez, puisque vous êtes en instance ?

BIRON

— Paix ! je ne veux pas avoir affaire à vous.

1785

ROSALINE

— Ni moi à vous, si je puis agir à ma guise...

BIRON

— Messieurs, parlez pour vous-mêmes : mon esprit est à bout.

ROI

— Pour notre grossière offense enseignez-nous, chère madame, — quelque belle excuse.

PRINCESSE

La meilleure est un aveu. — N'étiez-vous pas ici déguisé il n'y a qu'un moment ?

1790

Roi

— Oui, madame.

Princesse

Et vous aviez toute votre réflexion ?

Roi

— Qui, belle madame.

Princesse

Eh bien, quand vous étiez ici, — qu'est-ce donc que vous disiez tout bas
à l'oreille de votre dame ? 1795

Roi

— Que je l'estimais plus que le monde entier.

Princesse

— Quand elle vous prendra au mot, vous la repousserez.

Roi

— Sur mon honneur, non.

Princesse

Paix, paix ! arrêtez ! — Après un serment déjà violé, vous ne répugnez
plus à vous parjurer. 1800

Roi

— Méprisez-moi, si je viole ce serment-là.

PRINCESSE

— Je vous mépriserais certainement : tenez-le donc... Rosaline, — qu'est-ce que le Russe t'a dit tout bas à l'oreille ?

PRINCESSE

— Que Dieu te donne la joie en t'unissant à lui ! Le noble prince — fera certes honneur à sa parole. 1805

ROI

— Que voulez-vous dire, madame ? Sur ma vie, sur ma foi, — je n'ai jamais adressé à cette dame pareil serment.

ROSALINE

— Par le ciel, vous l'avez fait ; et comme gage, — vous m'avez donné ce bijou : mais reprenez-le, sire. 1810

ROI

— C'est à la princesse que je l'ai donné avec ma foi. — Je l'ai reconnue à ce joyau qu'elle avait à sa manche.

PRINCESSE

— Pardon, sire, c'était Rosaline qui le portait ; quant à moi, c'est le seigneur Biron, et je lui en rends grâces, qui est mon bien-aimé.

PRINCESSE

À Biron. 1815

PRINCESSE

— Eh bien, voulez-vous m'avoir ou ravoir votre perle ?

PRINCESSE

BIRON,

PRINCESSE

À Boyet.

PRINCESSE

Eh ! ne seriez-vous pas capable — d’avoir déjoué notre projet pour nous rendre parjures ? — N’est-ce pas votre état de mesurer l’empreinte du pied de madame, — et de rire au moindre mouvement de sa prunelle, — et de vous tenir entre son dos et le feu, — portant une assiette et plaisantant à cœur joie ? — C’est vous qui avez déconcerté le page : allez, tout vous est permis. — Mourez quand vous voudrez, un cotillon sera votre linceul. — Vous me regardez du coin de l’œil, on dirait ? Voilà une œillade — qui blesse comme un sabre de plomb.

BOYET

Avec quelle gaieté — il a fourni cette belle carrière à travers la lice !

BIRON

— Oh ! il est sur le point de rompre une lance ! La paix ! j’ai fini.

BIRON

— Sois le bienvenu, pur esprit ! Tu fais diversion à une belle querelle.

TROGNE

— Ô Seigneur ! monsieur, on voudrait savoir — si les Trois Preux doivent venir ou non.

BIRON

— Comment, est-ce qu'ils ne sont que trois ?

TROGNE

Oui-dà, monsieur ; mais ça sera hardi beau, — car chacun représente trois.

BIRON

Et trois fois trois font neuf.

1835

TROGNE

— Non point, monsieur ; sauf correction, monsieur ; j'espère bien que cela n'est point. — Nous ne sommes pas idiots, monsieur, je puis vous l'assurer, monsieur ; — nous savons ce que nous savons. — J'espère bien, monsieur, que trois fois trois, monsieur...

BIRON

Ne font pas neuf ? —

1840

TROGNE

Sauf correction, monsieur, nous savons combien ça fait.

BIRON

— Par Jupin ! j'avais toujours cru que trois fois trois faisaient neuf.

TROGNE

— Ô Seigneur ! monsieur, quel malheur pour vous, si vous étiez obligé de gagner votre vie à compter !

BIRON

Combien donc cela fait-il ?

1845

TROGNE

Ô Seigneur, monsieur, les parties elles-mêmes, les acteurs vous montreront, monsieur, combien ça fait ; pour ma part, comme ils disent, je ne dois défigurer qu'un seul homme, et un pauvre homme encore : le grand Pompion, monsieur,

BIRON

Serais-tu l'un des Preux ?

1850

TROGNE

Il m'ont jugé digne de Pompion le Grand ; pour ma part, je ne connais pas la qualité de ce Preux-là ; mais je dois tenir sa place.

BIRON

Va leur dire de se préparer.

TROGNE

Nous donnerons une belle tournure à la chose, allez, monsieur ; nous y mettrons du zèle.

1855

TROGNE

Trogne sort.

ROI

— Ils nous feront honte, Biron ; qu'ils n'approchent pas !

BIRON

— Nous sommes à l'épreuve de la honte, monseigneur ; et il est assez politique — de montrer à ces dames une parade pire que celle du roi et de sa troupe.

1860

ROI

— Je déclare qu'ils ne viendront pas.

PRINCESSE

— Voyons, mon bon seigneur, laissez-vous fléchir par moi. — Le divertissement le plus agréable est celui qui plaît à son insu. — Quand le zèle s'évertue à nous contenter et que ses intentions — meurent par le zèle même de ceux qu'il anime, — les formes confondues prennent forme de drôlerie, — au moment même où avortent tant de grands efforts en travail.

1865

BIRON

— Voilà la juste description de notre fête, monseigneur.

ARMADO

Oint du Seigneur, j'implore de ta douce haleine royale la dépense nécessaire pour proférer un couple de mots.

1870

ARMADO

Armado remet un papier au roi et cause à part avec lui.

PRINCESSE

Est-ce que cet homme-là sert Dieu ?

BIRON

Pourquoi le demandez-vous ?

PRINCESSE

Il ne parle pas comme un homme de la façon de Dieu.

ARMADO

C'est égal, mon beau, suave et mielleux monarque ; je proteste que le maître d'école est excessivement fantasque ; un peu trop vain, un peu trop vain ; mais nous nous en remettons, comme on dit, à la fortuna della guerra . Je vous souhaite la paix de l'esprit, très-royal couple. 1875

ARMADO

Armado sort en saluant.

ROI

Nous allons avoir sans doute une belle exhibition de Preux. Lui, il représente Hector de Troie ; le paysan, Pompée le Grand ; le curé de paroisse, Alexandre ; le page d'Armado, Hercule ; le pédant, Judas Machabée. — Et si ces quatre Preux réussissent dans leurs premiers rôles, — ils changeront d'habits tous quatre et représenteront les cinq Preux restants. 1880

BIRON

— Ils seront cinq dans la première partie. 1885

ROI

— Vous vous trompez.

BIRON

Si fait : le pédant, le fanfaron, le prêtre de buisson, le niais et le page. —
Quand vous amèneriez le plus beau coup de dés, dans l'univers entier —
vous ne réuniriez pas cinq êtres aussi complets en leur genre.

Roi

— Le vaisseau est sous voile, et le voici qui vient lestement.

1890

Roi

On apporte des sièges pour le roi, la princesse, les seigneurs et les
dames de la suite. Tous prennent place.

Roi

‌

Roi

INTERMÈDE DES NEUF PREUX

Roi

.

1895

TROGNE

﻿ Pompée je suis...

BOYET

Vous mentez ! vous ne l'êtes pas.

TROGNE

﻿ Pompée je suis...

BOYET

Avec une tête de léopard au genou

BOYET

!

1900

BIRON

Bien dit, vieux moqueur ; il faut que je me réconcilie avec toi.

TROGNE

﻿ Pompée je suis, Pompée surnommé le Gros...

DU MAINE

Le Grand !

TROGNE

Le Grand, c'est juste, monsieur.

TROGNE

Reprenant.

1905

TROGNE

﻿ Pompée surnommé le Grand Qui souvent dans la plaine, avec écu et bouclier, fis suer mon ennemi ! Voyageant le long de cette côte, je

suis venu ici par hasard, Et je dépose les armes devant les jambes de cette suave fille de France.

TROGNE

S'adressant à la princesse.

1910

TROGNE

Si Votre Grâce veut me dire : Merci Pompée ! j'ai fini.

PRINCESSE

Grand merci, grand Pompée.

TROGNE

Je ne méritais pas tant ; mais je me flatte que j'ai été parfait. J'ai fait une petite faute à grand .

BIRON

Mon chapeau contre un sou que Pompée sera le meilleur des Preux !

1915

NATHANIEL

Quand je vivais dans le monde, j'étais souverain du monde, À l'est, à l'ouest, au nord, au sud je répandais ma force conquérante. Mon écusson déclare nettement que je suis Alisandre...

BOYET

— Votre nez dit que non, que vous ne l'êtes pas ; car il est trop droit.

BIRON

— Et votre nez sent que non ! Chevalier vous avez le flair délicat.

1920

PRINCESSE

— Le conquérant est épouvanté !... Poursuis, bon Alexandre.

NATHANIEL

— Quand je vivais dans le monde, j'étais souverain du monde.

BOYET

— C'est, ma foi, vrai : vous l'étiez, Alisandre.

BIRON

— Grand Pompée !

TROGNE

Me voici ! Trogne pour vous servir !

1925

BIRON

Emmène le conquérant ; emmène Alisandre.

TROGNE

Ô messire, vous avez causé la chute d'Alisandre le Conquérant ! Pour la peine, vous allez être dépouillé du costume bariolé. Votre lion a beau tenir sa masse d'armes assise sur une chaise percée

TROGNE

, il n'a rien du héros à chyle. Un conquérant doit avoir peur de parler !
Par pudeur, esquive-toi, Alisandre.

1930

TROGNE

Nathaniel se retire.

PRINCESSE

Range-toi, bon Pompée.

PRINCESSE

Trogne se retire.

HOLOPHERNE

﻿ Ce nabot vous représente le grand Hercule, ﻿ Dont la ¹⁹³⁵
massue tua Cerbère, le canis à triple tête, ﻿ Et qui, n'étant en-
core qu'un poupon, un enfant, un marmot, ﻿ Étranglait ainsi les
serpents dans ses manus . ﻿ Quoniam , il apparaît ici dans sa
minorité ; ﻿ Ergo , je viens avec cette apologie.

HOLOPHERNE

À Phalène.

1940

HOLOPHERNE

﻿ Montre quelque majesté dans ton exit et évanouis-toi.

HOLOPHERNE

Sort Phalène.

HOLOPHERNE

﻿ Judas je suis...

DU MAINE

Un Judas !

HOLOPHERNE

Non pas Iscariote, messire !

1945

HOLOPHERNE

Reprenant.

HOLOPHERNE

« Judas je suis, surnommée Machabée.

DU MAINE

Un Judas mâche-abbés est un méchant Judas.

BIRON

Un embrasseur fort traître... Comment es-tu devenu un Judas ?

HOLOPHERNE

« Judas je suis...

1950

DU MAINE

Pour ta honte, Judas !

HOLOPHERNE

Que prétendez-vous, monsieur ?

BOYET

Aider Judas à se pendre !

HOLOPHERNE

Vous n'êtes pas un homme assez sûr ! Oh !

BIRON

Bien répliqué ! C'est à un sureau que Judas s'est pendu !

1955

HOLOPHERNE

Je ne me laisserai pas outrager en face.

BIRON

Parce que tu n'as pas de face !

HOLOPHERNE

Qu'est-ce donc que ceci ?

BOYET

Une tête à guitare !

DU MAINE

Une tête de clou !

1960

BIRON

Une tête de mort dans une bague !

LONGUEVILLE

La face, à peine visible, d'une vieille monnaie romaine !

BOYET

Le pommeau de l'épée de César !

DU MAINE

La figure en os sculpté qui surmonte une gourde !

BIRON

Le profil d'un saint George sur un fermoir !...

1965

DU MAINE

Un fermoir de plomb !

BIRON

— Fixé au chapeau d'un arracheur de dents ! — Et maintenant, continue : nous t'avons laissé reprendre contenance.

HOLOPHERNE

Vous m'avez fait perdre toute contenance.

BIRON

Erreur ; nous t'avons donné beaucoup de fronts.

1970

HOLOPHERNE

Vous ne m'avez fait que des affronts.

BIRON

Quand tu serais un lion, nous te tiendrions tête.

BOYET

— Comme ce n'est qu'un âne, ne le retenons pas. — Adieu, doux Jude !
Pardieu, qu'attends-tu ?

DU MAINE

— Eh ! la dernière partie de son nom.

1975

BIRON

— C'est juste ; rendons-le lui. Adieu, vieux Jude, as de pique !

HOLOPHERNE

— Cela n'est ni généreux, ni gentil, ni charitable.

BOYET

— Une lumière pour monsieur Judas ! Il fait nuit. Il pourrait faire un faux pas.

BOYET

Holopherne se retire.

1980

PRINCESSE

— Hélas ! pauvre Machabée, comme il a été étrillé ! —

BIRON

Cache ta tête, Achille ; voici venir Hector en armes.

DU MAINE

Quand mes plaisanteries devraient retomber sur moi, je veux m'égayer.

ROI

Hector n'était qu'un Troyen, comparé à celui-ci.

BOYET

Mais est-ce bien là Hector ?

1985

DU MAINE

Je crois qu'Hector n'était pas si bien charpenté.

LONGUEVILLE

Il a la jambe trop grosse pour Hector.

DU MAINE

Trop de mollet, à coup sûr !

BOYET

Il eût bien fait de s'amincir un peu.

BIRON

Ce ne peut pas être Hector.

1990

DU MAINE

C'est un dieu ou un peintre ; car il fait toutes sortes de mines.

ARMADO

﻿ L'armipotent Mars, tout-puissant de la lance, ﻿ A fait don à Hector...

DU MAINE

D'une muscade dorée !

BIRON

D'un citron...

1995

LONGUEVILLE

Garni de clous de girofle !

ARMADO

Paix !

ARMADO

Reprenant.

ARMADO

﻿ L'armipotent Mars, tout-puissant de la lance, ﻿ A fait don à Hector, l'héritier d'Illion,

2000

ARMADO

﻿ D'une telle haleine qu'il pourrait combattre, oui, ﻿ Du matin au soir, hors de sa tente. ﻿ Je suis cette fleur.

DU MAINE

Cette menthe !

LONGUEVILLE

Cette colombine !

ARMADO

Doux seigneur de Longueville, enrène ta langue.

2005

LONGUEVILLE

Je dois bien plutôt lui lâcher les rênes, puisqu'elle court après Hector.

DU MAINE

Et Hector est un si bon lévrier !

ARMADO

Le cher guerrier est mort et pourri ; chers poulets, ne secouez pas les ossements des trépassés ; quand il respirait, c'était un homme... Mais continuons notre rôle,

2010

ARMADO

À la Princesse.

ARMADO

Suave royauté, octroyez-moi la sensation de votre ouïe.

PRINCESSE

Parlez, brave Hector : nous en serons ravie.

PRINCESSE

Pendant ce dialogue, Biron dit quelques mots tout bas à Trogne, qui vient de rentrer dépouillé de son costume.

2015

ARMADO

J'adore la pantoufle de ta suave Altesse.

BOYET

Il l'aime par le pied.

DU MAINE

C'est qu'il ne peut l'aimer par la verge.

ARMADO

﻿ Cet Hector surpassait de beaucoup Annibal...

TROGNE

Votre partenaire est en travail, camarade Hector, elle est en travail. Elle est à ses deux mois de gestation.

2020

ARMADO

Que veux-tu dire ?

TROGNE

Ma foi, à moins que vous ne jouiez le rôle de l'honnête Troyen, la pauvre fille est perdue. Elle est grosse... L'enfant se pavane déjà dans son ventre ; il est bien de vous.

2025

ARMADO

Ah ! tu me diffamonises devant les potentats ! Tu vas mourir.

ARMADO

Il dégaine.

TROGNE

Alors Hector sera fouetté pour avoir fécondé Jacquinette et pour avoir occis Pompée.

DU MAINE

Ô rare Pompée !

2030

BOYET

Renommé Pompée !

BIRON

Plus grand que le grand grand grand grand Pompée ! Pompée l'immense !

DU MAINE

Hector tremble.

BIRON

Pompée est ému... Plus de furie ! plus de furie !... Excitez-les ! excitez-les !

2035

DU MAINE

Hector le provoquera.

BIRON

Oui, n'eût-il pas plus de sang dans le ventre qu'il n'en faut pour faire souper une puce !

ARMADO

Par les pôles-du Nord et du Sud, je te défie.

2040

TROGNE

Je ne veux pas me battre avec l'épaule, moi ; je veux une estocade ; je me battrai avec l'épée.

TROGNE

Aux assistants.

TROGNE

Je vous en prie, laissez-moi reprendre mes armes d'Hector.

DU MAINE

Place aux Preux courroucés !

2045

TROGNE

Je me battrai en manches de chemise !

DU MAINE

Ô le plus résolu des Pompées !

PHALÈNE

Maître, laissez-moi vous déboutonner. Ne voyez-vous pas que Pompée se déshabille pour le combat ? Que prétendez-vous ? Vous voulez donc perdre votre réputation ?

2050

ARMADO

Gentilshommes et soldats, pardon ! Je ne veux pas me battre en chemise.

DU MAINE

Vous ne pouvez pas refuser : c'est Pompée qui fait le défi.

ARMADO

Mes chers cœurs, je ne veux que ce que je peux.

BIRON

Expliquez-vous.

2055

ARMADO

La vérité nue en tout ceci est que je n'ai pas de chemise ! Je vais sous la laine par pénitence !

MERCADE

— Dieu vous garde, madame !

PRINCESSE

Sois le bienvenu, Mercade, — bien que tu interrompes notre fête.

MERCADE

— J'en suis fâché, madame ; car la nouvelle que j'apporte — pèse douloureusement à ma langue. Le roi votre père... 2060

PRINCESSE

— Est mort, sur ma vie !

MERCADE

Oui, madame, je n'ai rien de plus à vous dire. —

BIRON

Preux, retirez-vous ; la scène commence à s'assombrir.

ARMADO

Pour ma part, je respire librement. Le jour de l'outrage a lui pour moi à travers le petit trou de la modération, mais j'obtiendrai réparation en vrai soldat. 2065

ARMADO

Les Preux sortent.

ROI

— Comment se trouve Votre Majesté ?

PRINCESSE

— Boyet, préparez tout. Je partirai ce soir. 2070

Roi

— Non, madame ; je vous en supplie, restez !

PRINCESSE

Au Roi.

PRINCESSE

Adieu, digne seigneur ! — Un cœur accablé ne tolère pas une langue ob-
séqueieuse, — Excusez-moi, si je ne vous remercie pas plus longuement
— de la grande concession que j'ai si aisément obtenue de vous.

2075

Roi

— Le temps, dans ses moments suprêmes, vers sa conclusion suprême —
précipite chaque chose ; — et souvent c'est quand il va nous échapper,
qu'il décide — ce qu'un long procès n'avait pu arbitrer. — Quoiqu'un
front assombri par le deuil filial — interdise à la courtoisie souriante de
l'amour — de plaider la cause sacrée qu'il voudrait gagner, — pourtant,
puisque l'amour a été admis à présenter sa requête, — que les nuages de
la douleur ne le détournent pas — de ses fins ! Pleurer des amis perdus
— est bien moins salulaire et profitable — que de se réjouir des amis
nouvellement trouvés...

2080

PRINCESSE

— Je ne vous comprends pas : vous redoublez mes chagrins.

2085

PRINCESSE

— Nous avons reçu vos lettres, pleines d'amour, — vos cadeaux, ambas-
sadeurs d'amour ; — et dans notre Conseil virginal, nous n'y avons vu
— que galantries, aimables plaisanteries, courtoisies — de clinquant
destinées à parer le temps. — Nous n'y avons pas, pour notre part, —

attaché plus d'importance, et voilà pourquoi nous avons accueilli votre
amour, — selon ses allures, comme un badinage. 2090

DU MAINE

— Nos lettres, madame, montraient mieux qu'une plaisanterie.

LONGUEVILLE

— Et nos regards aussi.

ROSALINE

Nous n'en avons pas jugé ainsi.

ROI

— Voyons, à la dernière minute, accordez-nous votre amour. 2095

PRINCESSE

C'est un temps trop court, ce me semble, — pour conclure un marché à
perpétuité. — Non, non, monseigneur ! Votre Grâce s'est parjurée, — elle
s'est rendue chèrement coupable ; qu'elle m'écoute donc ! — Si pour
l'amour de moi, prétexte auquel je ne crois pas, — vous êtes prêt à faire
quelque chose, voici ce que vous ferez. — Je ne me fie pas à vos ser- 2100
ments ; mais retirez-vous au plus vite — dans quelque ermitage solitaire
et désolé, — bien éloigné de tous les plaisirs du monde. — Restez-y
jusqu'à ce que les douze signes célestes — aient subi leur recensement
annuel. — Si cette vie austère et insociable — ne change rien à l'offre
faite par vous dans l'ardeur des sens, — si la gelée et le jeûne, le rude lo- 2105
gement et les vêtements légers — ne flétrissent pas l'éclatante floraison
de votre amour, — si votre amour résiste à cette épreuve et persiste, —
alors, à l'expiration de l'année, — venez. Réclamez-moi, réclamez-moi
au nom de votre mérite nouveau... — et, par cette main virginale qui en
ce moment étreint la tienne, — je serai à toi ! Jusqu'à ce moment-là je 2110

veux enfermer — ma tristesse dans une demeure de deuil, — pour verser une pluie de larmes lamentables — au souvenir de la mort de mon père. — Si tu te refuses à cela, que nos mains se détachent — et que nous cœurs renoncent l'un à l'autre !

ROI

Il cause tout bas avec la princesse.

2115

BIRON

— Et à moi, ma mie ? À moi que direz-vous ?

ROSALINE

— Il faut aussi vous purifier ; car vous êtes gangrené de péchés ; — vous êtes perclus de fautes et de parjures. — Si donc vous voulez obtenir ma faveur, — vous passerez douze mois, sans vous reposer, — à veiller au chevet douloureux des malades.

2120

DU MAINE

— Et à moi, ma mie ? et à moi ?

CATHERINE

— À vous une femme ?... De la barbe, une bonne santé, et de l'honneur, — voilà les trois choses que je vous souhaite avec une triple tendresse.

DU MAINE

— Oh ! puis-je vous dire : merci, ma gentille femme ?

CATHERINE

— Nenni, monseigneur. Je veux être un an et un jour — sans écouter les ²¹²⁵ paroles des soupirants à l'air doucereux. — Revenez quand le roi revien-

dra près de la princesse ; — alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai.

DU MAINE

— Je serai jusque-là votre serviteur fidèle et loyal.

CATHERINE

— Mais ne le jurez pas, de peur de vous parjurer encore.

2130

LONGUEVILLE

— Que dit Maria ?

MARIA

Au bout de douze mois, — j'échangerai ma robe noire contre un ami fidèle.

LONGUEVILLE

— J'attendrai avec patience ; mais le temps est long.

MARIA

— Il ne vous sied que mieux. Si jeune, il est rare d'être aussi grand que vous.

2135

BIRON

— Que médite ma dame ? Maîtresse, regarde-moi ; vois à mes yeux, ces fenêtres de mon cœur, — vois l'humble supplique qui attend ta réponse.
— Impose-moi quelque service pour te prouver mon amour.

ROSALINE

— J'avais souvent entendu parler de vous, messire Biron, — avant de
vous connaître. La large langue du monde — vous proclame un railleur
achevé, — toujours plein de comparaisons et d'ironies moqueuses — que
vous lancez sur tout ce qui — est placé à la portée de votre esprit. —
Pour arracher cette amère ivraie de votre féconde cervelle, — et aussi, si
vous le désirez, pour gagner mon cœur — que vous ne pouvez gagner
qu'à ce prix, — vous passerez une année, au jour le jour, — à visiter les
malades silencieux et à causer — avec les pauvres agonisants ; et, ce se-
ra là votre tâche, — vous vous évertuerez de toutes les forces vives de
votre esprit — à faire sourire les souffrants incurables.

BIRON

— Faire rire la mort à gorge déployée ! — Cela ne se peut ; c'est impos-
sible. — La gaieté ne saurait émouvoir une âme à l'agonie.

BIRON

— Un an ? Soit ! advienne que pourra ; — je vais plaisanter un an dans
un hôpital.

PRINCESSE

— Oui, mon cher seigneur ; et sur ce, je prends congé de vous.

ROI

— Non, madame ; nous voulons vous accompagner.

BIRON

— Nos amours ne finissent pas comme les vieilles pièces. — Jeannot n'a
pas sa Jeanneton : la courtoisie de ces dames — aurait bien pu terminer
notre fête en comédie.

Roi

— Allons, messire, encore un an et un jour, — et le dénoûment viendra.

BIRON

C'est trop long pour une pièce... —

2160

ARMADO

Suave Majesté, daigne me...

PRINCESSE

N'est-ce pas là notre Hector ?

DU MAINE

Le preux chevalier de Troie !

Roi

Introduisez-les vite. Nous y consentons.

ARMADO

Holà ! approchez !

2165

ARMADO

Entrent Holopherne, Nathaniel, Phalène, Balourdi et autres.

ARMADO

De ce côté est Hiems , l'hiver.

ARMADO

Montrant Nathaniel.

ARMADO

De l'autre, Ver , le printemps. L'un est représenté par la chouette, l'autre par le coucou. Printemps, commencez.

2170

PRINTEMPS

Quand les pâquerettes diaprées et les violettes bleues Et les cressons argentés Et les primevères de couleur jaune Émaillent de leurs grâces les prés, Le coucou alors, d'arbre en arbre, Se moque des maris, car il chante : Coucou ! Coucou ! Coucou !... Ô mot sinistre, Malsonnant à une oreille mariée ! Quand les bergers embouchent les chalumeaux d'avoine Et que les gaies alouettes servent d'horloges aux laboureurs, Quand s'accouplent les tourterelles, les grolles et les corneilles Et que les filles blanchissent leurs jupes au soleil Le coucou alors, d'arbre en arbre, Se moque des maris, car il chante : Coucou ! Coucou ! Coucou ! Coucou... Ô mot sinistre, Malaonnant à une oreille mariée !

2175

2180

PRINTEMPS

L'HIVER.

PRINTEMPS

Quand les glaçons pendent au mur, Et que Dick le berger souffle dans ses ongles, Et que Tom porte des bûches au vestibule, Et que le lait arrive gelé dans la jatte, Quand le sang se fige et que la route est noire, Alors, la chouette hagarde chante dans la nuit : Touhou ! Touhou ! Touhou ! Joyeuse note, Tandis que la grasse Jeanne écume le pot. Quand tout haut le vent souffle, Et que la toux noie le sermon du curé, Et que les oiseaux sont perchés dans la neige, Et que le nez de Marianne

2185

est d'un rouge cru, Quand les pommes rôties sifflent sur le feu, Alors la
chouette hagarde chante dans la nuit : Touhou ! Touhouit !
Touhou ! Joyeuse note, Tandis que la grasse Jeanne écume le pot.

2190

ARMADO

Les paroles de Mercure détonnent après les chants d'Apollon. Voilà
votre chemin, et voici le nôtre.

ARMADO

Tous sortent.

ARMADO

fin de peines d'amour perdues.

2195

ARMADO

;